

Sommaire

Science-Fiction

Géraldine BLONDEL : *Rédemption* chroniqué par Philippe Paygnard 4

Science-Fiction

Serge BRUSSOLO : *Anges de fer, Paradis d'acier* chroniqué par Philippe Paygnard 5

Fantasy

Morgane CAUSSARIEU : *Dans les Veines* chroniqué par Philippe Paygnard 5

Science-Fiction

Aliette DE BODARD : *On a Red Station, Drifting* chroniqué par Pascal J. Thomas 7

Science-Fiction

Valerio EVANGELISTI : *L'Évangile selon Eymerich* chroniqué par Eric Vial 9

Science-Fiction

Michel HOUELLEBECQ : *Soumission* chroniqué par Eric Vial 10

Essai

Victor HUGO : *Le Livre des Tables. Les séances spirites de Jersey* chroniqué par Eric Vial 18

Science-Fiction

Emmanuel JOUANNE & Jacques BARBÉRI : *Mémoires de Sable* chroniqué par Noé Gaillard 19

Fantastique

Sylvain LAMUR : *De Monstrorum Natura* chroniqué par Philippe Paygnard 20

Science-Fiction

Thomas MULLEN : *Les Protectors* chroniqué par Noé Gaillard 20

Jeunesse Fantastique

Jérôme NOIREZ : *Brainless* chroniqué par Philippe Paygnard 21

Science-Fiction

Olivier PAQUET : *Bleu Argent* chroniqué par Noé Gaillard 22

Science-Fiction

Christopher PRIEST : *The Adjacent* chroniqué par Pascal J. Thomas 22

Science-Fiction

Boualem SANSAL : *2084 – La fin du monde* chroniqué par Eric Vial 25

Science-Fiction

Anna STAROBINETS : *Le Vivant* chroniqué par Philippe Paygnard 30

Fantastique

Øystein STENE : *Zombie Nostalgie* chroniqué par Philippe Paygnard 31

Science-Fiction

Richard WOLFRAM : *Cycle du fandom* chroniqué par Eric Vial 32

Science-Fiction

42, *L'Appel de la SF*, anthologie dirigée par Jeanne-A Debats chroniquée par Pascal J. Thomas 33

Essai

Présages, prophéties et fins du monde... dirigé par François Pernot et Eric Vial chroniqué par Eric Vial 35

Editorial

Il a vécu par les livres...

David Hartwell est mort, et plus rien ne sera comme avant. Il avait 77 ans, et est tombé dans un escalier alors qu'il déménageait un élément de bibliothèque – circonstance cruelle et ironique.

David Hartwell n'était peut-être pas très connu des lecteurs français. Pourtant, depuis les années 1980, c'était le meilleur et le plus actif des directeurs de collection de SF (et fantasy) aux USA. La création de la collection « Timescape » vers 1980 chez Pocket Books nous avait offert une foule de titres excitants, mais n'est pas restée un événement isolé. Depuis des années, Hartwell officiait chez Tor Books, avec une équipe d'éditeurs brillants, souvent issus du fandom. Et une indue proportion des bons livres de SF et de fantasy américains paraissent chez Tor (il en est de médiocres aussi, il faut bien équilibrer, et faire bouillir la marmite).

Mais Hartwell est aussi derrière la création de *The New York Review of Science Fiction*, fanzine de critique de haute volée. Et il avait eu une vie avant la SF : tout en travaillant dans le bâtiment, il dirigeait une revue de poésie. Et je ne vous ai même pas parlé des anthologies thématiques définitives qu'il a produites avec Kathryn Cramer. Ni de ses cravates. Ni du fait que c'était un homme toujours sympathique, à la conversation toujours intéressante. On n'en refera plus d'autres comme lui, probablement aussi parce que l'époque où il a vécu ne reviendra jamais ; mais surtout parce qu'il est difficile d'imaginer où on trouvera quelqu'un avec l'énergie et la polyvalence dont il a fait preuve.

Angela et Octavia

Angela Davis n'est plus une icône – l'image qu'on se faisait d'elle dans les années 1970 excédait de loin la réalité, autant du point de vue physique autant que politique ou intellectuel – mais elle reste une observatrice active et ma foi intéressante de nos sociétés (avec qui je ne suis pas toujours, et toujours pas, d'accord). Et une Américaine francophile, ce qui lui donne l'occasion d'entretiens dans la presse parisienne, en l'occurrence *Le Monde*, supplément culture daté du 16 janvier 2016. Surprise, au détour d'une phrase, elle mentionne trois écrivains, des femmes noires, qui ont « joué un rôle majeur dans le nouveau discours sur l'esclavage » Toni Morrison, Toni Cade Bambara, et... Octavia Butler ! La nôtre, si j'ose dire, l'auteur de SF que j'étais allé interviewer pour *Fiction* dans son domicile à Los Angeles, l'auteur qui avait commencé publiée par Zebra Books, petite entreprise à peine respectable, qui ne voulait pas mettre sur leurs couvertures le visage de personnages noirs – « il a fallu la rendre verte ! », commentait ironiquement son directeur de collection Roy Torgeson. Butler, décédée avant 60 ans, avait depuis beaucoup progressé, autant sur le plan créatif que sur celui de l'impact dans le public, mais a toujours écrit des livres qui relevaient clairement de la science fiction, et reflétaient aussi les problèmes et les expériences d'une femme noire américaine.

Le sens est la première victime

L'actualité est présente dans ce numéro de KWS, plus que de coutume (ce n'est pas bien difficile), non seulement parce que nous chroniquons quelques ouvrages qui ont moins de dix ans d'âge (Philippe Paygnard et Noé Gaillard l'ont toujours vaillamment fait), mais aussi parce que les débats du jour s'invitent dans deux romans dont Eric Vial nous rend compte, ceux de Houellebecq et Sansal, qui relèvent indéniablement de la SF.

Dans son interview, Angela Davis parle aussi de la société française, de son racisme toujours endémique et de la situation politique, et, sans surprise, ne cache pas ses doutes sur l'état d'urgence (« c'est perdre de vue la démocratie et la liberté »). On dit que la première victime d'une guerre, c'est la vérité (*in a war, truth is the first casualty*) – citation attribuée, selon les sources, à Eschyle, Rudyard Kipling, ou à l'homme politique américain Hiram Johnson. A une plus petite échelle, la première victime des attentats semble être la capacité de réflexion. La manifestation la plus risible du phénomène a été l'épidémie de voltairophilie apocryphe qui a saisi les experts et commentateurs, tous pressés d'attribuer à ce pauvre François-Marie Arouet la fameuse phrase « Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je me battrais jusqu'à la mort pour votre droit de le dire », dont la source est pourtant, elle, bien documentée : il s'agit de la traduction en français de *I disapprove of what you say, but I will defend to the death your right to say it*, phrase écrite en 1906 par Evelyne Beatrice Hall, écrivaine anglaise, certes pour décrire l'attitude de Voltaire. Précisons que je ne suis pas plus cultivé que n'importe qui, et que je n'ai guère d'idée de qui était Mme Hall malgré tout le respect qui lui est dû, mais qu'il m'arrive de passer quinze secondes dans une recherche Google avant d'ouvrir la bouche ou de prendre la plume. Conclusion provisoire, que n'aurait pas reniée Esope : nous vivons une époque merveilleuse, où les ressources documentaires sont devenues immédiatement accessibles ; l'imbécillité a survécu et prospéré, pourtant, et trouvé dans l'informatique le moyen de se propager elle aussi beaucoup plus vite.

Il n'est, d'ailleurs, de pire imbécillité que celle qui se drapait dans sa dignité, persiste, et signe. Depuis quelque temps, c'est le langage qui est devenu victime du conflit. Nous avons déjà vu que les « banlieues » pouvaient parfaitement se trouver dans la ville-centre (et que Neuilly

n'était pas une banlieue). Depuis peu, on ne demande d'admettre que « comprendre » signifie « excuser » (chercheurs, suicidez-vous !) et que « laïcité » signifie « intolérance ». Et qu'un état d'urgence a vocation à devenir permanent, et à être inscrit dans un texte difficile à modifier, de peur que – la Providence nous en préserve ! – raison et respect de la démocratie redeviennent majoritaires dans l'opinion. Je vous rassure, tant que l'opinion se formera en regardant la télévision, nous sommes en sécurité. Nous avons tous unanimement oublié que des années de Vigipirate uniformément au niveau d'alerte maximal n'a servi à rien d'autre qu'à sortir en ville des trouffions qui n'y peuvent rien, et à claquer des centaines de millions dont l'État n'avait visiblement pas besoin.

Qu'on ne me prenne pas pour un bienveillant naïf : on a besoin contre le crime d'une police efficace et intelligente (et comme souvent, le grand problème se niche dans les adjectifs), et que de temps en temps il faille abandonner certaines garanties sur la protection de la vie privée, soit. Qu'on largue des tapis de bombes à droite et à gauche, soit. Que nos Pandores aient de discrètes instructions pour ne pas prendre vivants ceux qui ont les armes à la main [lisez les récits non-retouchés de l'assaut de Saint-Denis], soit. Mais à quoi cela sert-il d'aller saccager le restaurant d'un type qui avait pour seul tort de servir du kebab à des clients coupables au motif de leur pilosité ?

Le clou de l'affaire, c'est cette histoire de déchéance de nationalité. Ceux qui l'ont inventée ont fumé quelque chose de fort. Même les plus chauds partisans de la mesure reconnaissent bien volontiers qu'elle ne servira absolument à rien. On va déchoir de leur nationalité française les Belges qui ont commis les attentats de Paris en novembre ? Si c'est une histoire belge, elle n'est pas drôle. Pire encore, ça n'a rien à voir¹. Les gens qui ont commis

1. Cet éditorial n'a peut-être rien à voir avec le contenu de KWS, non plus. Tant pis : prérogative de rédacteur en chef.

les attentats de Paris, une fois mis à part les Bruxellois et le Strasbourgeois, étaient pour la plupart nettement plus français que moi, ils venaient d'endroits comme Drancy ou Chartres, macarel ! Plus méchants que moi, plus fanatiques, plus cinglés, moins démocrates, mais plus français, sans le moindre doute. Même si on accepte cette autre insulte à l'intelligence qui est de parler de nationalité (qui devrait faire référence à des faits historiques, culturels et linguistiques) au lieu de citoyenneté (qui fait référence à l'appartenance à un corps politique constitué), cette histoire de déchéance reste une ahurissante absurdité. Une « ineptie constitutionnelle », comme le dit le juriste Olivier Beaud (*Le Monde* en date du 2 février 2016). J'ai envie de paraphraser Joe Jackson, qui chantait « *It's not a matter of right or left, it's a matter of right or wrong* » – cette histoire n'a plus rien à voir avec la droite et la gauche, elle relève de la différence entre vaguement éveillé et complètement con. Car enfin, si c'était être de gauche que de s'opposer à des mesures aussi stupides que liberticides, Patrick Devedjian et Jacques Toubon seraient de gauche, et le plus grand Parti Communiste du monde serait de droite.

Bref, les mots ont tellement perdu leur sens que je me dis que George Orwell, s'il revenait parmi nous, n'en reviendrait pas de voir ses prévisions réalisées avec autant d'exactitude. J'en finis par me demander si je peux encore me servir du français pour écrire ; si ça se trouve, je viens, à mon insu, d'écrire deux pages pour vous expliquer la culture des pommes de terre dans les Côtes d'Armor. Je devrais peut-être arrêter. Bien des gens semblent penser que, de toute façon, chaque phrase que j'écris est une sorte d'outrage à la langue française. Le lecteur de KWS (je doute que le pluriel soit désormais de rigueur) me dira ce qu'il en pense.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

Géraldine BLONDEL ***Rédemption***

House made of dawn éditions,
« Courts Lettrages », 2015, 38 p.
(format Pdf), 1,99 €.

Mêlant science-fiction et réminiscences historiques, Géraldine Blondel propose, en quelques pages, une autre vision de la fin de l'humanité.

On découvre ainsi le vaisseau-arche *HMS Redemption* qui a quitté une Terre dévastée à la recherche d'un nouvel Eden. Trois générations se sont succédé à bord de ce navire qui erre dans l'espace en quête d'un nouveau monde capable d'accueillir les derniers humains qui constituent son équipage. Mais le temps a fait son œuvre et c'est presque une épave qui dérive au milieu des étoiles. Le mal frappe aussi de nombreux survivants atteints par une terrifiante maladie, la bêta syphilis, qui transforme ses victimes en véritables monstres sanguinaires.

En exilant les malades dans cette partie du vaisseau que l'on appelle Whitechapel, Géraldine Blondel ajoute à la dimension SF de son récit une trame historique et fantastique. On croise ainsi, au cœur du *HMS Redemption*, une Reine Victoria, un inspecteur Abberline et, bien évidemment, un éventreur. Menant en parallèle les investigations du policier qui renvoient à l'époque victorienne et la description de la lente agonie du dernier vaisseau humain, Géraldine Blondel sème le doute sur la nature exacte de sa nouvelle.

Le dénouement de *Rédemption*, qui arrive un peu trop vite (38 pages, lorsque l'on s'attaque à Jack l'éventreur, c'est bien court), ne peut que surprendre les lecteurs happés par cette plongée au cœur de l'horreur victorienne et de l'espace infini.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Serge BRUSSOLO
***Anges de fer, Paradis
 d'acier***

Gallimard, « Folio SF », n° 517,
 mai 2015, 464 p., 8 €

Camerlingue de Sa Sainteté Nothanos III, David Sarella sent pourtant que son avenir au sein de l'Église du Pardon Universel Intergalactique est loin d'être assuré. Il est en effet l'un des derniers à connaître l'inavouable secret du pape, qui n'est qu'un clone fait de pure énergie. David craint donc que sa disgrâce, exilé qu'il est au milieu des combattants, ne devienne plus définitive. Mais tout change lorsque le Saint-Père décide de s'installer, avec ses fidèles, sur Almoha et ordonne à David de libérer trois dieux assez puissants pour terraformer le planétoïde stérile.

Après deux longues années, on retrouve enfin le David Sarella de *Frontière barbare* (Folio SF, 2013). Embarqué malgré lui dans de nouvelles aventures, il va partir dans l'espace à la recherche de divinités capables de redonner vie à ce rocher désert et inhospitalier qu'est devenu Almoha, l'une des planètes, terres ou contrées récurrentes de l'univers littéraire de Serge Brussolo. Ainsi, après un petit détour dans le cimetière d'avions qui entoure le bunker papal, c'est le sombre espace et Almoha qui attendent David Sarella. Bien évidemment, ce bref intermède dans une jungle d'acier permet à Brussolo de revenir sur certaines de ses obsessions. On croise des engins de guerre qui se réparent et évoluent, et des êtres vivants transformés en véritables hommes-machines, dont les blessures physiques sont bricolées à l'aide de composants électroniques et de pièces mécaniques.

Brussolo ajoute à son discours une touche d'eugénisme et de génétique

appliquée à travers cette réflexion sur les enfants qui seraient naturellement soumis à leurs parents et qui peuvent se débarrasser de cet esclavage qu'avec un processus d'accession accélérée à l'âge adulte. Cela donne alors de jeunes adultes dont la maturité physique n'a pas la contrepartie des expériences vécues et qui imposent un jeunisme forcé à la société tout entière. July et Kevin, les enfants de David, ont d'ailleurs suivi ce parcours précipité faisant d'eux les rivaux de leur géniteur vieillissant.

Quant aux trois dieux que David Sarella doit libérer d'une prison haute sécurité, ils ont eux aussi l'allure d'éphèbes et se révèlent bien moins divins qu'ils ne semblent l'être au premier abord. C'est autour de ces personnages que Serge Brussolo fait assaut d'un humour assez rare dans ses œuvres, même si cette légèreté de ton est mâtinée de dérision et d'un certain cynisme.

Comme la plupart des David Sarella appartenant à l'univers de Serge Brussolo, ce Sarella est plus témoin que maître de son destin. Toutes les décisions qui s'imposent à lui sont prises par ceux qui l'entourent, mais il parvient pourtant à échapper à la plupart des dangers mortels qui hantent Almoha et l'imaginaire ô combien fécond de son créateur.

—Philippe Paygnard

Fantastique

**Morgane
 CAUSSARIEU**
Dans les Veines

Éditions Mnémos, « Hélios »
 n° 31, mai 2015, 448 p., 10,90 €

On le sait maintenant, la collection Hélios permet de retrouver, au format poche, les meilleures publications des Éditions Mnémos (et des autres Indés de l'Imaginaire), à l'instar de cette plongée dans un monde de la nuit bordelaise issue

de l'imagination fertile de Morgane Caussarieu.

Mélangeant des éléments réels et d'autres totalement fantasmés, la jeune romancière fait de la capitale girondine le vivier d'une bande de vampires déjantés. Sans aucun état d'âme, ces mortelles créatures noctambules transforment fêtards, SDF et autres égarés en nourriture. Pas moins de quatre suceurs de sang constituent ainsi une bien étrange famille recomposée définitivement liée par une même soif inextinguible. Il y a la trop belle Seiko, dont la féminité exacerbée et les mystérieuses origines asiatiques affolent les hommes, jeunes ou vieux, qui s'offrent à elle et à ses crocs implacables. Lorsqu'elle n'égorge pas ses proies, elle joue les mères de substitution auprès de Gabriel dont le corps de petit enfant aux yeux vairons cache le plus terrifiant des monstres. Animé par une sourde colère, celui-ci trouve réconfort près de Seiko et apaisement grâce à la présence de son « grand frère », Damian. Malgré la malédiction qui le frappe, ce dernier conserve une jeunesse et une beauté rendues éternelles par la consommation régulière de sang. Ultime addition à cette étrange cellule familiale, J.-F. Macaire, le vampire punk, cherche encore sa place dans ce petit groupe, tout en essayant d'y intégrer ses potes Michou, Bébert et Carcasse qui lui servent de réservoir sur pattes.

Comme on peut le constater, avec les vampires bigarrés de *Dans les veines*, Morgane Caussarieu s'éloigne radicalement de la figure classique du suceur de sang et de l'archétypal *Dracula* (de Bram Stoker, 1897). Débarrassant ses prédateurs de toute aura gothique, elle en fait des machines à tuer efficaces, que nul remords ne vient hanter et qui ne craignent guère que la lumière du jour. Face à eux, elle n'aligne qu'une paire de policiers, les lieutenants Pauline Brune et Gustave Baron, tout à fait ordinaires, qui sont forcément dépassés par la violence extrême de leurs adversaires. Deux flics dont le destin se trouve intimement lié à

celui des monstres quand la mère de l'une croise la route de Macaire et de sa clique, alors que Lily, la fille de l'autre, s'amourache du beau Damian.

Ce dernier personnage est d'ailleurs l'un des plus intéressants du roman de Morgane Caussarieu. Le fauve sans pitié qu'il est, le nombre de ses victimes au fil des chapitres le prouve, se laisse pourtant séduire par sa jeune proie. En effet, Lily lui renvoie le souvenir d'une bien-aimée qu'il a enfoui, au propre comme au figuré, au plus profond de son cœur. Tout au long de son récit, Morgane Caussarieu jongle habilement entre la bestialité de sa créature et la nostalgie romantique de sa relation avec Lily, proie consentante de son appétit vampirique, mais aussi victime expiatoire déjà soumise aux abus paternels.

Certes, on peut ne pas apprécier la fin un peu expéditive de cette liaison complexe et ambiguë qui sombre dans le gore à la manière des films *Massacre à la tronçonneuse* (de Tobe Hooper, 1974) et *Hostel* (d'Eli Roth, 2006). Il est cependant impossible de ne pas être impressionné par le travail fait par Morgane Caussarieu sur ce couple hors normes constitué par le vampire et sa proie. Avec Damian et Lily, elle s'éloigne définitivement du modèle incontournable que représentait la relation entre le comte Dracula et Mina Harker.

On sent d'ailleurs que les influences de la romancière sont tout autres. À l'évidence, ce n'est pas le *Dracula* de Bram Stoker qui se trouvait sur sa table de chevet, mais plutôt Anne Rice et ses *Chroniques des vampires* (onze romans de 1976 à 2014) ou les DVD des épisodes de la série TV *True Blood* (2008-2014). C'est donc avec un humour certain qu'elle n'hésite pas à baptiser le chien méchant qui veille sur le sommeil diurne de sa clique vampire du doux nom de Dracula.

À ces influences tout à fait honorables, s'ajoute une approche très personnelle des suceurs de sang qui n'est pas sans rappeler certaines œuvres de Poppy Z.

Brite, à commencer par *Âmes perdues* (Albin Michel, 1994). Dans cet ouvrage, la romancière américaine osait, parmi bien d'autres choses, rendre explicite la sexualité sans tabou de sa race de vampires.

Un autre protagoniste attire l'attention sur lui, au sein de cette famille hautement dysfonctionnelle. Il s'agit de Gabriel l'enfant vampire. Son aspect physique d'enfant perdu et ses dents pointues de saigneur de la nuit, qui ne sont en fait que des dents de lait branlantes, font de ce petit être un monstre étonnant que Morgane Caussarieu prend un évident plaisir à décrire. Sa présence au sein de cette bande de prédateurs renvoie forcément au personnage de Claudia, la petite fille vampire d'*Entretien avec un vampire* d'Anne Rice (JC Lattès, 1998), même s'il ne partage avec elle que son enfance volée et sa soif de sang.

Dès ce premier livre, Morgane Caussarieu impose un ton différent servi par une plume alerte qui fait oublier les rares défauts de jeunesse de *Dans les veines*. S'agissant d'une réédition poche, elle offre tout loisir de partir à la découverte des œuvres plus récentes de l'auteure à commencer par son deuxième roman, *Je suis ton ombre* (Mnémos, 2014), et son essai *Vampires & Bayous* (Mnémos, 2013).

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Aliette DE BODARD
***On a Red Station,
Drifting***

Aliette de Bodard, octobre 2014,
142 p., 10 €

Première édition : Immersion Press

Parfois le *space opera* peut prendre les traits du huis clos. Nous sommes dans un lointain futur, où l'humanité a essaimé dans la Galaxie. Une partie de celle-là est régie par l'Empire Dai Viet, héritier de lointaines (et rigides) traditions qui remontent à la Vieille Terre. Mais toute l'action de ce livre — comme le titre l'indique — se déroule sur une station spatiale isolée, Prosper, qui est essentiellement la propriété d'une famille (étendue). Au-delà des parois de la station, l'Empire connaît de nombreux problèmes ; des seigneurs de la guerre locaux se révoltent, prennent le pouvoir sur des planètes éloignées, et l'Empereur ne fait pas grand chose. Lê Thi Linh (que nous appellerons désormais Linh) était magistrat — c'est-à-dire juge, mais aussi haut fonctionnaire, détentrice sur place d'une parcelle du pouvoir impérial — sur la 23^e planète, mais la victoire de la rébellion l'a forcée à une fuite humiliante. Lointaine cousine des seigneurs de Prosper, elle y demande l'asile, mais ne perd rien de sa morgue et de ses habitudes de mandarin. Sur place, sa lointaine cousine Quyen doit assurer la bonne marche de la station, surchargée d'autres réfugiés et affectée par des dérèglements inexplicables de son espace virtuel commun. A cela s'ajoutent les frasques de Huu Hieu, veuf désespéré et incontrôlable d'une cousine disparue dans la guerre interstellaire.

A partir de là, tout s'enchaîne comme une tragédie : le grave écart de conduite de Huu Hieu, les regrets et les colères de

Linh, que Quyen confine dans un emploi subalterne, et ce qui dans le passé de Linh se révèle un écart plus grave encore — avoir ouvertement fait état de ses doutes sur le bien-fondé des actes de l'Empereur. L'unité de lieu est respectée : les nouvelles du dehors n'arrivent que par des messages à l'arrivée différée ou par la visite d'un personnage extérieur, Dame Oanh. Jusqu'à une fin peut-être tragique, sûrement rédemptrice.

Un foyer vietnamien (ou chinois, je présume), en ville ou à la campagne, au pays ou à l'étranger, n'est jamais complet sans un petit autel consacré aux ancêtres — une photo, une bougie, des offres de fruits et d'encens. Dans le Vietnam intergalactique qui sert de cadre à ce récit (comme à d'autres nouvelles de l'auteur, dont « Immersion », la plus connue), les ancêtres ont gagné en importance : ils sont désormais conservés sous forme d'implants personnels, ou d'Esprits chargés de la gestion (informatique) des vaisseaux ou des stations. Mais ils ne sont jamais des tyrans, plutôt des grands-parents bienveillants, qui conseillent sans contraindre. On ne peut pas en dire autant de Linh et Quyen, dont l'antagonisme est pur conflit de pouvoir. Il est intéressant de noter que les seules figures de pouvoir présente dans le récit sont des femmes — la troisième est Dame Oanh, qui évolue à un niveau suffisamment plus élevé pour ne pas avoir à entrer en conflit avec Linh ou Quyen.

C'est une différence notable avec le Vietnam de notre Vieille Terre, que ce soit celui de l'époque contemporaine ou le Vietnam classique d'avant la conquête française. A de nombreux points de vue toutefois, et malgré son emploi des vaisseaux interstellaires et des espaces virtuels partagés, l'empire Dai Viet renvoie à une sorte d'âge d'or du Vietnam, en effaçant le souvenir du Vietnam contemporain où, par exemple, les examens mandarinaux en poésie chinoise classique ne sont plus de mise depuis plus d'un siècle. Même si on sent chez un personnage secondaire le germe d'une

révolte de type socialiste contre le système impérial et les familles en place... Cela tient sans doute au fait que, hors la brève apparition d'un marchand chinois dans un rôle secondaire, tous les personnages ici (et même les rebelles) se placent dans le cadre de l'Empire Dai Viet. La vietnamité du cadre prend parfois un tour caricatural quand on en vient à la cuisine (que l'auteur mentionne comme un des sujets de son site web personnel au cours de la brève présentation qui conclut ce livre auto-édité, et distribué notamment par Amazon). On trouve page 61 cette élégie du *nuoc mam*, qui pourrait surprendre les nez occidentaux peu entraînés : « Fish sauce was the heart's blood of food, the ingredient that lifted even simple rice to the level of Heavenly meals. » Et cela continue pendant un paragraphe — à vrai dire, il y a à cela une bonne raison, liée à l'intrigue. Et heureusement qu'il ne s'agissait pas du *mam tôm*, que les restaurateurs vietnamiens semblent considérer comme une sorte de *stress test* de la papille occidentale...

La nouvelle « Immersion » mettait en contact les sujets du Dai Viet avec les Galactiques (image fidèle des Occidentaux, voire des Américains), et jouait astucieusement sur le complexe d'infériorité des premiers envers les seconds. Cela prêtait au texte une plus grande ressemblance avec le Vietnam contemporain, et un côté plus incisif ; il s'agissait aussi, reconnaissons-le, d'un texte plus court, qui pouvait se permettre d'arriver vite à sa résolution et de ne pas laisser au lecteur le temps de réfléchir aux ficelles de l'auteur. *On a Red Station, Drifting* est moins dynamique, et tourné vers l'intérieur de la culture qu'il décrit. On finit par douter un peu de ce futur bâti tout entier sur l'anachronisme créatif (procédé dont de Bodard est loin d'être la première ou la seule praticienne), mais la tension dramatique est prenante et la langue poétique : le récit gagne son pari.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

Valerio EVANGELISTI**L'Évangile selon
Eymerich****(Rex Tremendae
Maiestatis)**La Volte, octobre 2015, 474 p.,
20 €

Eymerich, clap de fin. Au moins en apparence et pour autant qu'on puisse en juger côté italien². Ou presque on le verra. Avec la mort du personnage, mais sans que ce soit une nécessité narrative, l'essentiel de l'histoire se déroulant nettement avant, bien avant et évidemment longtemps après ce trépas. Sans d'ailleurs éclairer nettement plus la personnalité de l'inquisiteur que les volumes immédiatement précédents, mais tout de même bien autant ou presque. Mais aussi en laissant transparaître peut-être quelque lassitude, explicable après dix volumes, et expliquant le point final.

Le bien avant, c'est une plongée dans l'enfance d'Eymerich qui, malgré une impression solide, et au contraire de bien des personnages de fiction, ayant été aussi un être humain réel, a commencé ainsi dans la vie. On sait qu'on ne guérit jamais de son enfance, et les éléments psychanalytiques ne manquent pas dans les volumes précédents, au moins depuis l'irruption de Wilhelm Reich. Ici, frustrations, conflits avec sa mère, Luz, modèle et contre-modèle religieux déterminant une vocation, violence de gamins évidemment sévèrement punis : même petit, Nicola ne plaisantait pas avec ces choses-là. Cela n'occupe pas une énorme quantité de pages, mais peut servir de *background* à toute la série.

Le longtemps après, c'est la Terre asile de fous entre Dick et Dante, la lune

cachette de médecins ne valant guère mieux, les bidouillages d'une technologie déglinguée, l'absence d'espoir pour une humanité franchement mal barrée. Une vengeance aussi, et une Lilith infirmière renvoyant à des thématiques antérieures, moyen rapide de nouer des fils rouges. L'esprit d'Eymerich, aussi, mais peut-être surtout par goût de la circularité, par le plaisir de le placer à la fin de toute chose. Et puis ce qui se passe dans ce futur finit par apporter une explication supposée rationnelle à des événements rencontrés dans le plat de résistance. Ce n'est cependant pas beaucoup plus long que ce qui concerne l'enfance, ce n'est par ailleurs peut-être pas le plus convainquant, mais on sait qu'au départ, Evangelisti n'avait ajouté la dimension purement science-fictionnelle (au sens de l'anticipation) que pour participer au concours spécifique de la collection Urania ; il a réussi à y accrocher des engagements, une lecture du passé proche, une vision catastrophiste de l'avenir, mais à terme, et du côté de l'an 3000, ce n'est manifestement pas ce qui l'intéresse le plus. Reste donc la troisième partie, soit l'écrasante majorité des pages.

Celle-ci, c'est le nettement avant le trépas. Une expédition en Sicile, qui n'avait pas été explorée plus tôt (il y a un côté astérixien chez Eymerich, mais l'arrêt de la série n'est pas dû à une difficulté à trouver des terres inexploitées, il en reste, et d'abord en Italie même). Des géants, des soldats mangés assez malproprement, des traces lumineuses, et la poursuite d'un ennemi personnel, trouvé pendu en début de roman mais toujours bel et bien présent. Relevant même de l'ennemi intérieur, *stricto sensu* ou en un sens. Plus des rapports de forces effectifs, politiques, des tensions entre puissants, un jeu entre états et barons relevant bel et bien de l'Histoire. Plus l'antisémitisme médiéval, aussi proclamé par l'inquisiteur qu'en pratique intenable, avec un personnage lui servant de second, malgré ses psychoses et ses névroses. Plus une servante un peu trop compétente, et Eymerich confronté

2. Où ce livre est paru en 2007. —NdLR.

une fois de plus à ce qui lui est le plus étranger – une femme : autres psychoses et autres névroses auxquelles s'ajoute l'action des divinités féminines primordiales hantant toute la série. Plus quelques déplacements impossibles. Plus des éléments relevant du futur, et d'autres explications extrêmement concrètes et triviales, le tout bien mélangé. Plus Eymerich affrontant une réalité pas assez tirée au cordeau pour lui, et des personnages trop basement humains. Plus des éléments tirés de traités sulfureux, des êtres informes nés d'une vache morte, résultat de l'action de succubes – l'inquisiteur se retrouvant même à la recherche de sa propre descendance. Reconstitution historique, détective de l'étrange, exploration de l'inconscient, personnages qui ne sont pas ce qu'ils semblent être : les ficelles classiques du roman feuilleton et les spécialités eymerichiennes se mêlent sans problème. Et on marche, bien sûr. Même si ce n'est pas tout à fait le volume le plus abouti de la série, et même si certains traits ne semblent là que pour donner l'impression que la boucle est plus réellement bouclée qu'elle ne l'est, comme les allusions au Cherudek en particulier, avec retour au plan de la ville-purgatoire.

On pourra tordre un peu le nez, discrètement, aller ennuyer Jacques Barbéri pour un ou deux détails de sa traduction, dont ses « Anjous » qui sont plutôt en fait des Angevins (mais il m'arrive de traduire, et je ne veux pas savoir combien de fois plus de scories je laisse derrière moi !), ne guère comprendre le titre sinon comme un clin d'œil trop appuyé au nom de l'auteur, trouver surtout que tout n'est pas bouclé, qu'on reste quelque peu sur sa faim – ce qui concerne d'ailleurs bien davantage l'ensemble de la série que ce volume spécifique. Tant pis pour nous, et le goût de trop peu vaut sans doute mieux que l'indigestion, même s'il me semble que bien des lecteurs auraient eu l'estomac largement assez bien accroché pour

digérer bien davantage. Moi-même, entre autres.

On pourrait se consoler avec quelques textes traînant encore en version originale, ou au moins un sous un format rendant improbable sa publication, sauf à lui ajouter bien des choses, quelque cent-cinquante petites pages, uniquement de dialogues et uniquement d'enquête d'Eymerich sans autre ligne narrative (Valerio Evangelisti, *L'inquisitore e i portatori du luce*, Massa, Transeuropa, coll. « Inaudita », 2011) : reste tout de même à savoir si La Volte l'accueillera un jour dans un de ses superbes volumes, et en compagnie de quoi. Ou si Valerio Evangelisti, après avoir fait mourir son personnage conformément à sa biographie réelle, et l'avoir aussi rendu immortel (ceci n'est pas un pronostic sur la pérennité du succès éditorial, même si on peut le souhaiter illimité), ne va pas un jour avoir envie de l'animer de nouveau, ou n'a pas déjà eu cette envie, comme pour le texte qui vient d'être mentionné. Après tout, il ne s'est pas astreint à l'ordre chronologique auparavant. Disons qu'il y a là un fort souhait personnel.

—Eric Vial

Science Fiction

**Michel
HOUELLEBECQ
Soumission**

Flammarion, 2015, 300 p., 21 €

Il s'agit sinon de (hard) science-fiction, du moins de SF au sens le plus générique ou de quelque chose d'approchant côté politique-fiction, ne serait-ce que parce qu'on est supposé être en 2022. Ce qui n'est pas étonnant de la part de l'auteur (auquel *ReSFuturæ*³ va consacrer / a consacré un dossier – selon la date à laquelle vous lisez ceci). Raison valable

3. <http://resf.revues.org>

pour en parler. On notera aussi que c'est plus orwellien car en fait plus désespéré que le 2084 de Boualem Sansal, car si la parenté est moins proclamée, brouillée entre autres par l'absence de révolte même vaine, elle est pleinement affichée par la toute dernière phrase, une « veuve » typographique, dernière ligne d'un paragraphe égarée en haut de page, qui pis est de page blanche ce qui ne se fait pas même si l'on est en France moins sourcilieux que les Anglo-saxons : ce « je n'aurais rien à regretter » dont on ne croira qu'avec difficulté qu'il tombe là par hasard, rappelle bien « Il aimait Big Brother ».

Comme il s'agit de science-fiction ou presque, on ne saurait ironiser sur la capacité de l'auteur à décrire ce qu'il ignore du tout au tout, à savoir l'université, cadre essentiel du roman, sur laquelle il accumule des affirmations qualifiables – avec pudeur – d'intéressantes. D'autant que ce n'est pas seulement celle de la prochaine décennie, imaginable assez librement (encore que cela négligerait l'inertie du système) mais aussi l'actuelle, car le narrateur y sévit sans enthousiasme depuis 1995. Cela intéressera peut-être les seuls universitaires, et encore peut-être seulement de Lettres et disciplines voisines, les autres ont donc toute raison d'aller voir au-delà du long paragraphe qui suit, encore que des explications soient prévues pour eux (ce qui fait que les universitaires concernés s'ennuieront aussi), mais il s'agit à coup sûr d'un monde uchronique (sans point de divergence repérable toutefois) où on est nommé maître de conférences, en Lettres, vers 25 ans en 1995 comme en 2022, après dans le premier cas une thèse qui a pris sept ans, financée de bout en bout par des bourses – les indications sur l'âge du narrateur et la longueur de ses études semblent d'ailleurs flottantes et contradictoires ; et il n'est question ni d'agrégation ni d'autres choses de ce type, sans lesquelles, dans notre réalité, les probabilités d'être élu sur ce type de poste

sont assez minces. Dans ce monde, on est ensuite nommé professeur sur place, dans un cas en fonction de relations, que l'on qualifiera ici de personnelles, avec la présidente de l'université, du moins selon une collègue médisante, ce qui est pensable du fait des errements caporalistes et néo-allègriens de la loi Pécresse, mais créerait des clapotis que l'on peut espérer vite ingérables pour qui trop s'y amuserait. Cette promotion par nomination offre une diminution sensible des heures de cours (c'est à la fois vrai et faux car si, depuis les années 1980, le service est le même, une heure de cours est supposée valoir une et demie de travaux dirigés, et les universités de Paris-centre sont bien plus enclines que celles d'ailleurs, sauf quand celles-ci les singent, à réserver les unes aux professeurs et les autres aux maîtres de conférences) ; le narrateur a bénéficié de cette nomination grâce à la publication d'un unique livre, peut-être sa thèse, qui a obtenu de bons comptes-rendus dans les revues spécialisées, et grâce à de brefs articles, en particulier dans le *Magazine littéraire* ; preuve de plus qu'il s'agit d'une uchronie. Ou d'une uchronerie, comme dirait Eric Henriot. Les présidents d'université eux aussi sont nommés, en partie en fonction des élections politiques nationales, et par le Conseil National des Universités (CNU, entité à la fois élue et nommée qui dans notre réalité n'a pour mission que de réguler les carrières et se réunit par section, discipline, sous-discipline ou petit groupe de disciplines, sans quoi il lui faudrait louer un stade) qui peut aussi les débarquer : la présidente citée est « sur un siège éjectable » ; le même Conseil décide aussi de la politique générale des établissements⁴. De manière accessoire, les littéraires spécialistes du XIXe siècle seront heureux d'apprendre qu'ils se réunissent chaque trimestre pour un « cocktail » (et en « robes de cocktail »

4. Dans notre réalité, où les universités disposent d'une autonomie formelle sévèrement encadrée par les bureaucrates du ministère, ceci est bien entendu encore plus loin des attributions du CNU. —NdlR.

pour les dames) – en revanche les cérémonies et autres fastes d'après rachat de l'université par des pétromonarchies, relèvent, elles, de l'imaginaire assumé et de la projection dans le futur.

On apprend aussi que l'université, en Lettres, ne sert qu'à former des professeurs d'université (ce qui revient à la formation d'une personne en une carrière en moyenne, un successeur) où à la rigueur des vendeuses pour Céline et Hermès. Quoi d'autre ? Il est question, en 2022, d'un « projet vieux d'au moins quatre ou cinq ans concernant l'installation d'une réplique de la Sorbonne à Dubaï (ou au Bahreïn ? ou au Qatar ? je les confondais) » ce qui existe en fait à Abu Dhabi depuis 2005-2006. Autre vision étrange, dans un autre ordre d'idées, un restaurant universitaire réel accueillerait ceux « qui avaient sans doute été refoulés de tous les restaurants universitaires acceptables et qui cependant avaient leur carte d'étudiant, on ne pouvait pas leur enlever ça », ce qui ne semble pas indiquer une connaissance exacte du fonctionnement de ce type d'établissement à caractère non gastronomique. Il ressort aussi vaguement qu'un retraité n'est plus couvert par la mutuelle professionnelle (quoi qu'on pense de sa relative médiocrité) : « ma pension de retraite ne m'aurait en aucun cas permis de faire face à une maladie sérieuse ». Ou qu'un professeur d'université sans guère de publications notables peut drainer des doctorants en assurant deux cours en deuxième année de licence et deuxième année de master... Ou encore que pour l'attirer, on lui promet des cours faciles en amphithéâtre en première et deuxième année de licence, lui épargnant de s'occuper de doctorants...

Encore une fois, tout ceci n'interloquera que les universitaires, dont certains feraient les pires bassesses pour éviter l'amphi de première année, le désordre et peut-être surtout les copies afférentes, et recherchent les doctorants (même si cela ne rapporte rien, mais c'est une autre question). Tout auteur de romans

policiers mettrait un point d'honneur à se renseigner davantage, c'est à dire tout simplement à se renseigner, mais on échappe de façon manifeste à de telles et très vulgaires contingences en prétendant relever de la Littérature. Toujours d'un point de vue factuel, par exemple, écrire, même en le mettant dans la bouche d'un ancien élève de l'Ecole dite normale et prétendue supérieure⁵ que « le milieu enseignant est le seul qui n'ait jamais abandonné le Parti Socialiste, qui ait continué à le soutenir jusqu'au bord du gouffre », fait bon marché de la part des enseignants dans les désagréments rencontrés par ce même parti en 2002 après les éructations désordonnées du sieur Allègre, et en 2007 à cause de la stupidité de Madame Royal, certes alors bien mieux mise en valeur par les médias que les limites tout aussi calamiteuses de son non moins déplorable concurrent de second tour.

De façon globale, même s'il est étrange que Houellebecq, informaticien, ingénieur agronome et plus ou moins brièvement passé par une école de cinéma, clame n'avoir « pas fait d'études universitaires », cela peut satisfaire une partie de son lectorat ; mais en faire un argument pour écrire n'importe quoi ne semble pas très recommandable, pas plus que reverser la faute sur une universitaire amie qui passe ainsi pour une relative gourde : « si mes affabulations s'inscrivent dans un cadre à peu près crédible [mais archifaux ne précise-t-il pas], c'est uniquement à elle que je le dois. » Mauvais camarade...

En pratique, les affirmations de Houellebecq ne font guère que refléter celles que moyennant quelque perversité l'on peut lire par exemple sur les forums du site du *Figaro*, peuplés de gens souvent très surs de leur fait ; soit il partage leur vision du monde, soit il en joue afin de caresser dans le sens du poil ras ce public potentiel, bon acheteur sinon bon lecteur, quitte à lui réserver par ailleurs un chien de sa chienne, on le verra

5. Cf. la note 17, page 25 de KWS n° 76, octobre 2015.

plus loin. En attendant, il le flatte aussi sur d'autres points. Ainsi, tel un quelconque déjà cité il donne un coup de chapeau à la « France qui se lève tôt », qualifie M. Bayrou de « parfaitement stupide » ou plus loin de « crétin », affirme que « en réalité tous les journaux » sont « de centre-gauche » et que « le véritable agenda de l'UMP, comme celui du PS, c'est la disparition de la France, son intégration dans un ensemble fédéral européen » – Houellebecq n'avait pas prévu la renomination du parti ex-gaulliste, pourtant périodique par tradition. Et si un des chefs d'icelui en prend pour son grade, le lectorat visé n'est pas tenu d'aimer tout le parti, peut même être frontiste, voire approuver pour des raisons inavouables, non liées à la morale politique ou ordinaire (« J'avais même parlé, une fois à une fille jeune, jolie, attirante, qui fantasmaît sur Jean-François Copé ; il m'avait fallu plusieurs jours pour s'en remettre. On rencontre vraiment n'importe quoi, de nos jours, chez les filles. »)

Houellebecq nous apprend aussi que la France est « un pays où la misère de masse continuait inéluctablement, année après année, à s'étendre », ce qui est difficile à contredire sans passer pour un sans-cœur, malgré l'élévation réelle de la consommation – certes moindre que celle de ce qui nous est présenté comme la normalité sociale, d'où un niveau de la dite consommation supérieur à celle du passé même proche, mais un accroissement de la part prise par les dépenses contraintes et une diminution du disponible.

On peut ajouter au titre des détails l'affirmation selon laquelle le centre commercial de la place d'Italie, à Paris, « attirait depuis toujours une notable quantité de racaille » ; le hasard fait que voici déjà trente-cinq ans, l'auteur du présent compte-rendu a habité une année scolaire dans l'un des immeubles auxquels le dit centre sert de base, puis profité vingt ans d'un pied-à-terre à une station de

métro de là, avant d'habiter depuis dix ans à deux stations, il y passe assez souvent et ne peut que s'étonner – mais sans pourtant se résoudre tout à fait à expliquer la notation de Houellebecq par la seule présence de surfaces vitrées réfléchissantes. De façon extérieure aux phantasmes du public-cible, mais peut-être pour se mettre à son niveau et le rassurer sur ses compétences, un curieux portrait est brossé du normalien évoqué, qui a fait carrière non dans l'enseignement mais dans les services secrets, personnage positif dont la très grande culture est supposée marquée par la présence dans sa bibliothèque d'ouvrages réputés pointus, et consacrés aux dessous de la Françafrique ou à l'histoire des services secrets depuis la Seconde Guerre mondiale. Et dans un tout autre domaine encore la préadolescence est réputée « brève période de vagabondage sexuel » – on a bien lu « pré ».

Ces schtroumpferies constellent une histoire elle aussi fort propre à caresser le cœur de cible dans le sens du poil – du moins en apparence. Nous sommes dans une Europe où « des partis musulmans nationaux appartenaient déjà à des coalitions de gouvernement en Angleterre, en Hollande ou en Allemagne », sans qu'il soit précisé d'où ils sortent, et avec une Belgique où « les partis nationalistes flamand et wallon, de loin les premières formations politiques dans leurs régions respectives » (extrapolation hardie pour la Wallonie) n'ayant pas su s'entendre, un parti musulman gouverne « en position majoritaire » : s'il fallait tenir compte des rapports électoraux, des habitudes d'alliances, et des institutions, aucune discussion politique ne serait plus possible sur le zinc. Dans ce contexte, en France, au second tour des présidentielles, face à Mademoiselle Le Pen, se retrouve de justesse un « islamiste modéré » qui a obtenu plus de 20% des voix au premier tandis que les autres partis s'effondraient, et finit largement élu, presque façon Chirac en 2002, après accord avec les dits autres partis et surtout le PS, qui lui laisse

les mains libres dans certains domaines dont l'éducation. Même si les événements peuvent évoluer ou involuer très vite, la plausibilité d'une telle situation semble faible, pour ne pas dire epsilonïque, mais elle correspond de nouveau fort bien à l'imaginaire du cœur de cible, lequel peu après la parution, toujours d'après ses laisses sur le site du *Figaro*, s'est excité à l'annonce de la présentation de candidats aux ex-cantonales par un fantomatique parti musulman – présentation ensuite réduite à quelques cantons puis à rien du tout, sans doute du fait des résultats prévisibles, proportionnellement aussi mirifiques que ceux, vérifiés par l'expérience, du parti réputé lui aussi confessionnel de Madame Boutin et de son cousin germain : malgré les vaticinations de deux sortes au moins d'imbéciles, les uns l'espérant, les autres faisant mine de le redouter, une étiquette (religieuse en ces occurrences) n'assure pas, et c'est heureux, le drainage de qui peut en partager la dénomination mais pas automatiquement un contenu fixé par des cerveaux malades.

Ce qui advient exactement lors de ces élections est par ailleurs brouillé par le point de vue du narrateur, entre fuite, dérive et désintérêt, ce qui épargne à l'auteur des efforts de cohérence et permet au lecteur de conforter une certitude fondamentale : « on » nous cache tout, « on » nous dit pas tout. Et permet d'enchaîner images ou suggestions, en évitant le dits efforts de cohérence abusifs. Il est question d'affrontements dans Paris sur lesquels se fait une conjuration du silence, puis d'une série de violences lors du deuxième tour, avec description des résultats d'un massacre dans une station-service, d'où suspension du vote, et revote : on devine le semi-décalque de la guerre civile infligée naguère à l'Algérie par les islamistes, mais le flou est total, sur les acteurs, leurs motivations, et même les conséquences. D'autant qu'au lendemain du vote, le changement d'ambiance est immédiat avec par exemple, et sans qu'il soit question de

pressions, de coercition ni de milices, la disparition instantanée (!) de la supposée « racaille » de centre commercial plus haut indiquée, et ordre moral vestimentaire féminin. Plus une politique internationale efficace voire présentée comme franchement brillante, quoi qu'on pense de ses objectifs. Côté université, un partage est opéré, avec l'idée que celles privées et religieuses primeront, autre certitude de ce qui est supposé ici être le lectorat-cible, aidée par un triplement des salaires des professeurs hommes dont est exigé une conversion – les femmes étant exclues (de façon générale, on imagine bien que le travail féminin n'est, disons, pas encouragé d'où un succès du côté de chez Monsieur Paul Emploi, succès parfaitement cosmétique et en fait intenable) : on peut se demander si cela marche si bien, du fait des efforts déployés afin d'attirer dans une grande université parisienne le narrateur, dont on a vu que la production intellectuelle n'était pas tout à fait exceptionnelle. On aura compris qu'il cède aux sirènes avec retard, mais sans gros problème. Entre-temps, il a eu d'intéressantes conversations, en particulier avec un président d'université déjà converti, et on aura suivi sa vie sexuelle, disons quelque peu lamentable.

Le narrateur est en effet un universitaire à la carrière honorable au regard des efforts fournis, et personnellement à la ramasse. C'est un spécialiste de Huysmans dont Houellebecq parle avec tant de talent qu'il en arriverait à le rendre intéressant, il aime Péguy dont il cite volontiers les vers, et est allergique à Léon Bloy qualifié de « prototype du catholique mauvais dont la foi et l'enthousiasme ne s'exaltent vraiment que lorsqu'il peut considérer ses interlocuteurs comme damnés ».

On ne s'étonnera pas, chez Houellebecq, de lire que « rien que le mot d'humanisme me donnait légèrement envie de vomir », ni que la vie privée du personnage principal soit catastrophique : la chair est triste, et nous vaut quelques morceaux de littérature genre « Quand tu

veux, je passe à la bite...” dit-elle, s’interrompant un instant », de quoi regretter les pires incartades sentimentalo-kamasoutresques de Valéry Giscard d’Estaing romancier, sauf que ce dernier ne le fait probablement pas exprès. L’autre si, peut-on supposer ; il semble par ailleurs faire une fixation sur la fellation, tout en tenant la réciproque pour relevant de « phantasmes dominateurs » féminins. Et il manifeste une belle familiarité avec le site Youporn, avec un intérêt plus particulier pour le genre « film porno allemand des années 1970, un de ceux qui se passent dans un relais de chasse au Tyrol » ainsi que pour les productions américaines au motif de leur élévation spirituelle, car on s’y exclamerait « Oh my god ! » ou « Oh Jésus Christ » au lieu du « Oh putain ! » ou du « Oh putain je jouis » de leurs équivalents français, ces derniers étant « à peu près ce qu’on pouvait attendre d’un peuple régicide » (si l’on se fie toujours aux forums du *Figaro*, toujours supposés représenter le lectorat-cible, ce dernier ignore que nos cousins britanniques ont pratiqué avant nous l’exercice de séparation d’un monarque en deux parts inégales, certes à la hache et non à la guillotine – on passera sur l’usage plus privé du tisonnier ; quant aux Américains, la largeur de l’Atlantique leur interdisait ce type d’opération, sans même qu’on en cherche l’équivalent dans des présidenticides ultérieurs). Dans un ordre d’idées en fait voisin, est invoquée « cette inégalité de base qui veut que le vieillissement chez l’homme n’altère que très lentement son potentiel érotique, alors que chez la femme l’effondrement se produit avec une brutalité stupéfiante, en quelques années parfois en quelques mois » mais l’auteur du présent compte-rendu doit reconnaître qu’il n’a ni compétence ni appétence pour peser le « potentiel érotique » du clochard halluciné dont Houellebecq se fait la tête sur ses photographies récentes et moins récentes ; tout au plus peut-il rapprocher cette intéressante pensée de deux autres notations trouvées dans le roman : « mes

érections plus rares et plus hasardeuses demandaient des corps fermes, souples et sans défaut », et « En vieillissant je me rapprochais moi-même de Nietzsche, comme c’est sans doute inévitable quand on a des problèmes de plomberie » ; et il peut avouer une forte envie d’aller réécouter « Sarah » de Georges Moustaki, interprétée par ce dernier ou par Serge Reggiani. La sexualité offre par ailleurs à l’auteur (ou au narrateur ?) l’occasion d’autres réflexions d’une inouïe profondeur. Ainsi : « Soumettez l’homme à des impulsions érotiques (extrêmement standardisées d’ailleurs, les décolletés et les minijupes ça marche toujours, *tetas y culo* disent de manière parlante les Espagnols) il éprouvera des désirs sexuels ; supprimez lesdites impulsions, il cessera d’éprouver ces désirs et en l’espace de quelques mois, parfois de quelques semaines, il perdra jusqu’au souvenir de la sexualité », ce qui permettrait peut-être de déduire que l’espèce humaine a disparu de l’Angleterre victorienne pour cause de non-reproduction. Ou, à propos d’un livre sur les maisons closes : « J’avais éprouvé un véritable choc en constatant que certaines des spécialités sexuelles proposées par Mademoiselle Hortense ne m’évoquaient absolument rien ; je ne voyais absolument pas ce que pouvaient être le “voyage en terre jaune”, ni la “savonnette impériale russe”. Le souvenir de certaines pratiques sexuelles avait ainsi, en un siècle, disparu de la mémoire des hommes – un peu comme disparaissent certains savoir-faire artisanaux tels que ceux des sabotiers ou des carillonneurs. Comment, en effet, ne pas adhérer à l’idée de la décadence de l’Europe », ce qui est un peu étrange chez un auteur supposé connaître la différence entre les mots et ce qu’ils désignent, c’est-à-dire entre la carte et le territoire, et relève sans doute d’une culture un peu trop technique et spécialisée pour faire déduire une décadence généralisée, d’autant que d’autres décodent peut-être encore ces expressions dont le sens lui échappe.

A partir de la constatation de ces débilites diverses, il faut peut-être s'interroger. En rendant hommage à Pierre Desproges et Marcel Proust. Au premier du fait de son réquisitoire contre Jacques Séguéla, récemment réédité⁶, dans lequel, entre autres, il s'exclamait, devant l'intéressé quelque peu crispé : « De deux choses l'une : ou bien Jacques Séguéla est un con, et ça m'étonnerait tout de même un peu, ou bien Jacques Séguéla n'est pas un con, et ça m'étonnerait quand même beaucoup. », phrase très adaptable ici ; le second du fait du *Contre Sainte-Beuve*⁷, avec la dissociation nécessaire entre l'auteur et ses personnages, voire entre l'auteur et le narrateur, et tout et tout (d'autant qu'icelui narrateur est supposé enseigner la Littérature française). Dit d'une autre façon, on peut se demander si Houellebecq ne se fout pas tout simplement de la gueule du monde, et au tout premier chef de celle de ses lecteurs et admirateurs. Qui le méritent sans doute bien, mais c'est là une autre histoire comme disait l'ami Kipling. En leur faisant approuver des raisonnements (étymologiquement) controuvés. En les poussant à opiner (verbe peut-être pas très heureux ici) à des discours supposant qu'ils souscrivent au diagnostic de dysfonctionnement de leur corps caverneux. En les faisant passer à bien des égards pour ce qu'ils sont. D'autant que, dans le fond, le narrateur passe son texte à établir des équivalences entre lui-même ou d'autres personnages, plus ceux dont il se pose ainsi en porte-parole ou par qui il se fait applaudir, et son image de l'Islam tel que mis en application dans cette France de 2022 : c'est la même chose ou presque. Ce qui, s'il était réellement lu, ne devrait plaire à personne.

Ainsi, les commentaires sur le corps féminin trouvent un très direct écho dans les mariages de vieux universitaires

6. Pierre Desproges, *Les Réquisitoires du Tribunal des flagrants délires*, t. 1, Paris, Seuil, 2003 (émission du 25 octobre 1982).

7. Marcel Proust, *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Gallimard, 1954/1971.

convertis avec de très jeunes filles. Une phrase en passant annonce que les traditionalistes, de façon indistincte immigrés ou autochtones, sont assurés de leur victoire, parce qu'ils font plus d'enfants « donc c'est plié » (la confusion entre enfants et clones pensant à l'identique pourrait n'étonner qu'à moitié au vu d'un roman antérieur). Le président d'université déjà évoqué vient de la mouvance identitaire, de même – doublon relevant d'une vraie insistance – que le secrétaire général du supposé parti musulman belge, et nul ne semble savoir s'il faut attribuer les massacres marquant le deuxième tour à des islamistes, des identitaires ou les deux. La soumission que le même président d'université prêche est moins théocratique que machiste, et doit beaucoup à son admiration pour Pauline Réage, son addiction d'O en quelque sorte ; il est aussi grand admirateur de René Guénon, penseur de référence du traditionalisme et fort réellement converti, comme Houellebecq ne se fait pas faute de le rappeler, et qui n'avait certes pas fait cette démarche dans la perspective d'une réouverture des portes de l'interprétation⁸, le converti étant rarement novateur.

Le résultat étant une idéologie compactement patriarcale, oscillant entre aristocratie de bazar et nietzschéisme de foire, défendant des inégalités sociales radicales, tenant pour péché originel du christianisme le fait que Jésus ait aimé la compagnie des femmes, et de façon générale l'incarnation, « l'erreur fondamentale conduisant inéluctablement à l'humanisme et aux "droits de l'homme" » : le cœur de cible se tremousse d'aise, en reconnaissant quelques unes de ses obsessions et détestations, et applaudit à tout rompre, sans s'apercevoir peut-être d'à quoi il acquiesce. Même chose probablement lorsqu'est annoncé la division par trois du budget de l'Éducation nationale, au nom en particulier du travail manuel et de

8. Sur ce concept, voir le compte-rendu de 2084 de Boualem Sansal dans ce même numéro.

l'apprentissage pour les gueux, ou qu'est chanté l'éloge d'une civilisation occidentale médiévale pour le moins nébuleuse, autres antiennes périodiques des mêmes. Ou qu'il est question d'un calendrier d'adhésion de la Turquie à l'Union européenne : réflexe pavlovien garanti. On peut penser que Houellebecq réussit même, en plaçant les mots et les mépris nécessaires, à faire applaudir le toujours même président d'université quand, au sujet de la fin du XIXe siècle, et sans peur de courts-circuits avec le nietzschéisme pléonastique plus haut évoqué, celui-ci parle d'un suicide de l'Europe où « Il y a eu (...) les mouvements anarchistes et nihilistes, l'appel à la violence, la négation de toute loi morale. Et puis, quelques années plus tard, tout s'est terminé par cette folie injustifiable de la Première guerre mondiale » avant que le narrateur ajoute que dès 1870, « les nations dans leur ensemble n'étaient qu'une absurdité meurtrière, et cela tous les êtres humains un peu conscients s'en étaient probablement rendu compte dès 1871 ; de là découlaient me semblait-il le nihilisme, l'anarchisme et toutes ces saloperies » : mélange d'imagerie d'Epinal francocentrique (pourquoi 1870 plutôt que Solferino, la Crimée ou la guerre de Sécession par exemple⁹) et de jugements qui mettraient vite le lecteur en porte à faux, le piègeraient dans ses contradictions, s'il lisait ; mais il ne lit pas, ou le fait comme on prend une douche, absorbe ce qui est contradictoire avec ses convictions pourvu que d'autres de celles-ci soient confortées et que certains mots-signaux tombent juste, puis passe à d'autres taches de Rorschach.

Comme la banque au casino, c'est toujours l'auteur qui gagne (et les représentants des métiers de l'édition qu'il fait vivre, mais tant mieux pour eux). A force d'avoir entendu qu'on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments,

9. Francocentrisme territorial et non politique, qui oublie des boucheries où les soldats français furent victimes comme leurs alliés et ennemis, mais hors du territoire national.

certains en oublient qu'on n'en fait pas non plus avec des mauvais, tout simplement parce que la matière première n'est pas les sentiments mais les mots ; et les mêmes prennent le nihilisme, que l'on vient pourtant de voir qualifié de « saloperie », pour le sceau du génie ou du moins du talent – à noter par ailleurs que la pose exaspérante se craquèle parfois, rarement mais là où on ne l'attend pas, comme quand à la mort du père du narrateur, en est évoquée la compagne : « chez cet homme âgé, ordinaire, elle avait su, la première, trouver quelque chose à aimer » ; même si elle est peut être jugée injuste, la notation sur Bloy citée plus haut pourrait bien aller dans le même sens. Et côté mots, rien à dire, Houellebecq les emploie avec efficacité, pour ne pas dire avec perversité, il les dose et piège le lecteur. D'autant qu'il ne joue pas la carte de la facilité grand-guignolesque, tout au contraire. Ce qui permet au commentateur pressé, s'il se veut généreux avec tout le monde, d'expliquer que le livre dit même du bien de l'islam. Cela s'est vu dans la presse. Mais cela peut paraître abusif du moins tant qu'on ne se place pas dans la stricte perspective des identitaires islamophobes, par rapport aux discours desquels à peu près n'importe quoi paraîtra un éloge. Ceux-ci sont par ailleurs dépeints comme engagés dans une confrontation spéculaire avec des frères jumeaux ennemis, ce qui me semble relever du renvoi dos à dos et non de l'éloge... Mais la même impression ou presque est ressentie sur un tout autre bord par ceux selon lesquels Boualem Sansal va plus loin, car lui, il évoque exécutions et lapidations publiques – mais le sujet même et le point de vue de Houellebecq, mettant en scène un demi-raté qui suit un mouvement moins parce que c'est le mouvement dominant que parce qu'il va dans son sens antérieur, cul compris, est peut-être en réalité beaucoup plus dérangeant. Plus intéressant pour tout dire. Avec tour de passe-passe, retournement, mise en danger du lecteur. Littérature non

consolatoire, dirait Umberto Eco. Mais c'est en vain, ou plutôt en engrangeant un double bénéfice : d'un côté ceux mêmes qui applaudissent ne sont pas épargnés, bien au contraire, et personne ne réchappe à un pessimisme dévastateur, ce qui pourrait donner une illusion de supériorité factice mais bien agréable, y compris pour le critique qui par ailleurs finit par renoncer à noter toutes les contradictions volontaires du texte, tous les pièges qu'il comporte, tous les éléments manipulatoires et doit rendre ainsi hommage à ce qui l'exaspère ; de l'autre, ceux mêmes qui sont pris en écharpe applaudissent avec pour seul bémol le manque de sang, et il leur suffit de savoir qu'est mise en scène une victoire de l'Islam en France pour qu'ils aient envie d'agiter l'ouvrage à défaut de le lire... C'est du tout bon pour les ventes, ça, Coco ! Et j'imagine l'auteur ricanant sous son masque de vieux clown triste et fort talé, et cultivant encore un peu plus la misanthropie, malgré les chiffres de vente et à cause d'eux.

—Eric Vial

Essai

Victor HUGO
Le Livre des Tables.
Les séances spirites
de Jersey

Présentation, édition et notes de
Patrice Boivin
Gallimard, « Folio classique »
n° 5729, mars 2014, 756 p.,
8,50 €.

Entre le fait que le spiritisme ne peut que flirter avec le fantastique et un vague côté *steampunk*, il aurait été dommage de laisser passer sans le signaler cette publication, en grande partie inédite, des procès verbaux des séances de spiritisme organisées à Jersey de 1853 à 1855 et en

règle générale en présence de Victor Hugo : grandes déclamations ou plus rarement pénibles alignements de lettres sans grand sens, interventions de personnages parfois toujours vivants (Louis-Napoléon Bonaparte qui encourage Hugo dans son opposition à lui-même p. 62...), souvent disparus, de Chateaubriand à Machiavel, d'André Chénier à Josué, de Voltaire au Christ, de Napoléon 1er (qui critique durement son neveu p. 134) à Robespierre, du Masque de fer à Caïn, de Judas à Walter Scott, de Léonidas à Molière et de Mozart à Mahomet (qui p. 167 annonce l'effondrement conjoint du catholicisme romain, de l'orthodoxie et de l'islam sous leurs différentes erreurs), tous s'exprimant en français, bien entendu, faisant nombre de vers français, et même passablement hugoliens, y compris Eschyle et Shakespeare qui explique p. 201 que « la langue anglaise est inférieure à la langue française ». Plus aussi bien le lion de Florence que celui d'Androclès, une comète, « la Tragédie », « la Critique » ou « la Métempsy-cose » (qui cause, on se s'en étonnera guère). Avec parfois des idées relevant d'une proto-science fiction, quand « le Drame » annonce p. 105 que l'on « fait dans Saturne des poèmes qui ont des relations avec les nôtres », quand « la Mort » dit à Hugo p. 478 de demander en mourant « vous me réveillerez en 1960, vous me réveillerez en 1980, vous me réveillerez en l'an 2000 » puis p. 482 qu'il « y a dans l'infini un astre qui s'appelle Saturne et qui souffre, il y a dans l'infini un astre qui s'appelle Mercure et qui souffre, il y a dans l'infini un astre qui s'appelle Mars et qui souffre », ou encore quand « l'Ombre du sépulcre » parle p. 500 des constellations. Cela fait tout de même un certain nombre de choses à ranger dans la catégorie « des divers et des bizarres », entre les hétéroclites et les fous littéraires. Et à ce titre, cela a tout de même quelque rapport avec ce qui nous intéresse ici.

—Eric Vial

Science Fiction

**Emmanuel JOUANNE
& Jacques BARBÉRI**
Mémoires de sable

La Volte, juin 2015, 391 p.,
18,50 €

Postface de Richard Comballot.

Première remarque : il me semblait que pour présenter une suite d'auteurs, ou d'artistes, il convenait de les nommer par ordre alphabétique. On peut penser que si Emmanuel Jouanne figure ici en premier c'est parce qu'il est décédé. Mais si vous êtes un jeune, ou un nouveau lecteur du genre, vous ne le savez peut-être pas avant de lire la postface.

Deuxième remarque : éditer un livre à la couverture couleur blanc sale cassé où tout, même le titre, est peu lisible me semble une erreur et dessert et le livre et les auteurs.

Bon ! De quoi s'agit-il ? D'abord d'un certain nombre de pages signées Jouanne envoyées à Comballot au titre de roman en cours d'écriture. On sait ce qu'il est advenu d'Emmanuel. Disparu sans avoir achevé une oeuvre que beaucoup avait estimé prometteuse à la lecture que ce qu'il avait publié... (Vous trouverez en postface des informations sur l'individu plus que sur l'écriture et ses productions). On comprend l'émotion de Richard Comballot face à ce texte inachevé comme on peut comprendre son désir de lui trouver une fin. J'aime bien les productions de Jacques Barbéri seul ou en compagnie d'Emmanuel Jouanne vivant... Il me semble que Jouanne a collaboré avec d'autres auteurs, peut-être aurait-il été intéressant de les mettre en concurrence ou de les associer façon « cadavre exquis » (si je puis me permettre).

Comme je me suis posé la question avant de rédiger cette chronique, je l'ai

indirectement posée à un autre auteur de mes connaissances et sa réponse m'a conforté. Je voulais savoir si c'était moi lecteur — ayant lu tout Jouanne ou presque — qui sentait les différences d'écriture, de rythmes, ou si c'était le texte qui les mettait en évidence... comme si la greffe n'avait pas pris. Quelque part, Jacques Barbéri explique qu'il n'a pas pris la suite du texte de Jouanne, qu'il a fait des épissures pour mêler ses éléments à ceux d'Emmanuel.

Arec, un nettoyeur chargé d'abattre des personnes contaminées par les *autres*, a des remords propos de sa dernière action. Il va quitter/fuir le lieu souterrain où il vit dans une cellule comme son ami K. Ils vont tous deux se retrouver dehors après maintes péripéties, et Arec retrouvera celle qu'il a tuée pour combattre les *autres*. Et les univers présents — dehors, dedans — sont surréalistes façon Barbéri et Caro & Jeunet, et les comportements des « héros » le sont tout autant, à coup de jeux de mots exquis — certains fort réussis comme « chœur de lions » — que je vous invite à rechercher attentivement.

J'oserai dire que nous sommes en présence d'un exercice de style, qui passera pour passionnant aux yeux de certains, alors que pour d'autres, à part à chercher les touches d'humour, on s'ennuiera un peu.

Dernière remarque : je tiens à signaler que j'ai acheté ce livre et qu'il ne m'a pas été envoyé en Service de Presse.

—Noé Gaillard

Fantastique

Sylvain LAMUR
De Monstrorum
Natura

House Made of Dawn éditions,
« Court Lettrage », 2015, 68 p.
(format Pdf), 1,99 €

Après nous avoir fait découvrir la mystérieuse cité de Tihème dans « Le Sens de la vie », Sylvain Lamur nous invite à visiter une autre région de son monde littéraire. Après une première nouvelle qui flirtait avec le classicisme des récits d'Edgar Allan Poe en y ajoutant la réjouissante inventivité du *steampunk*, « De Monstrorum Natura » reste dans la même veine, mais, par sa thématique, se rapproche plus des sombres univers d'Howard Phillips Lovecraft.

Si l'on ne retrouve pas le narrateur du « Sens de la vie », la pétillante Lili Swamp est de retour et joue les vedettes dans ce nouveau récit. Après les incidents de Tihème, décrits dans « Le sens de la vie », Lili semble avoir trouvé sa voie en chantant dans plusieurs établissements de la ville qui sert de décor à « De Monstrorum Natura ». Bien évidemment, cette nouvelle vie sera rapidement perturbée par une tempête d'évènements particulièrement sanglants. Une série de meurtres étranges, des créatures aquatiques monstrueuses et un inspecteur de police charmant au patronyme inoubliable, Owen Owens, sont ainsi les ingrédients de cette nouvelle. Afin de préserver le suspense, je me garderais bien de lever le voile sur les multiples rebondissements concentrés en un peu moins de 70 pages de ce Court Lettrage. En effet, lorsque l'on commence la lecture de « De Monstrorum Natura », il devient pratiquement impossible de lâcher sa liseuse ou sa tablette avant d'en avoir virtuellement (puisqu'il s'agit d'une

n'existe qu'en format numérique, epub, pdf et mobi) tourné la dernière page.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Thomas MULLEN
Les Protecteurs
(The Revisionists)

J'ai Lu, octobre 2014, 448 p.,
13,90 €

Attention ! ce roman est publié en grand format, sans la moindre mention d'appartenance à un genre ou à une collection et l'illustration de couverture, le texte de présentation de la quatrième de couverture risquent de vous induire en erreur. Il pourrait s'agir d'un roman de Science-Fiction pour la plus grande partie et puis soudain les « artifices » du genre sont rejetés au profit d'une banale explication réaliste. Il n'en reste pas moins que les amateurs de SF ne seront pas déçus, quant à ceux qui détestent, qu'ils passent outre pour apprécier à sa juste valeur ce beau portrait de l'Amérique du Nord.

Zed — un drôle de nom, non ? — un Noir, se présente comme un agent du futur en mission dans le monde contemporain. Au milieu des « contemps », comme il dit, il doit faire en sorte que son monde à lui adienne. Il veille à ce que la Grande Déflagration se produise et donne ainsi naissance à son Monde Parfait. Il a conscience de voyager dans le temps et nous sommes ici dans sa dernière mission. Il tue des « réacs » (les *revisionists* du titre) qui veulent éviter que meurent des millions de gens dans la grande déflagration. Une belle illustration de la théorie du complot. Dans notre monde contemporain Tsaha, une jeune avocate noire, s'interroge sur la mort de son frère Lieutenant en Afghanistan et découvre que ceux pour qui elle travaille se préoccupent plus de gagner de l'argent

que de protéger les troupes US. Léo Hastings qui a eu le malheur, la maladresse de dénoncer le comportement des personnels de l'Agence (entendez CIA) tout en participant à leur travail alors qu'il était en Corée est un banal pion dans une agence de renseignement privée et à ce titre rencontre Sari une jeune coréenne, esclave d'un diplomate coréen... Zed qui regrette la mort accidentelle de sa femme et de sa fille entre en contact avec Tsaha et en tombe amoureux. Léo tombe lui amoureux de Sari et engage Tsaha à l'aider à coincer des « pacifistes », selon les directives de son agence. Nous sommes en présence d'individus peu héroïques, qui prennent péniblement et violemment conscience du monde dans lequel ils vivent, et dans lequel les différentes agences de renseignements privées ou publiques se livrent un combat sans merci. Thomas Mullen est remarquablement servi par une traduction en excellent français et nous propose un roman très attachant en mêlant avec finesse les fonctionnements individuels et les destins collectifs. La révolte personnelle et les machinations aveugles des gens de pouvoir. On notera une référence directe à Orwell et quelques moments poétiques fort réussis.

—Noé Gaillard

Jeunesse Fantastique

Jérôme NOIREZ
Brainless

Gulf Stream Éditeur, collection
« Électrogène », mai 2015,
256 p., 16,00 €.

Jason Beerman est un adolescent comme les autres. Il habite dans la banlieue de la petite ville de Vermillion. Il aime les films d'horreur. Il n'a jamais été le premier de la classe, à tel point que tout le monde le surnomme Brainless. Et

comme Jason n'a rien d'un apollon ou d'un athlète, il n'a pas beaucoup d'amis et encore moins de petite amie. Bref, c'est vraiment un ado comme les autres, à ceci près que c'est un zombie.

On pourrait croire qu'à force d'être visité et revisité le thème du zombie va fatalement finir par s'épuiser et par s'éteindre de sa belle mort. Cependant, des auteurs comme S.G Browne avec *Comment j'ai cuisiné mon père, ma mère et retrouvé l'amour* (Mirobole Éditions, 2013) ou Øystein Stene avec *Zombie nostalgie* (Acte Sud, 2015) parviennent encore à surprendre leurs lecteurs avec de nouvelles histoires de morts-vivants. Faisant preuve de la même inventivité sur le sujet, Jérôme Noirez imagine ici un Syndrome de coma homéostatique juvénile qui ne frappe que quelques adolescents, dont Jason Beerman, et que les autorités préfèrent cacher au plus grand nombre. Ce qui fait toute l'originalité de *Brainless*, c'est que le romancier intègre totalement la zombification de son jeune héros à une classique histoire de teen-agers, avec la reine de la classe, le capitaine de l'équipe de foot, le souffre-douleur ou la gothique de service. À travers des intermèdes baptisés « Confidences de Jason », il y ajoute les rares réflexions de ce « revivant » ou « subvivant », comme préfère l'appeler son médecin, encore permises par son cerveau en pleine régression. Pourtant, les derniers chapitres de *Brainless*, tout particulièrement celui qui s'intitule « Classé R » et qui nécessite d'être accompagné d'un adulte pour le lire si l'on a moins de 17 ans, prouvent que le monstre n'est pas forcément le zombie tout désigné.

Comme c'est souvent le cas, Jérôme Noirez utilise les zombies pour se livrer à une critique de la société américaine et au-delà du monde moderne. Si le trait peut parfois sembler un peu gros, à la limite de la caricature, c'est tout à fait volontaire de la part du romancier qui réussit en contrepartie à rendre son Jason

« Brainless » Beerman particulièrement attachant.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Olivier PAQUET
Bleu Argent

L'Atalante, « Young Adult »,
septembre 2014, 220 p., cat. 3

Une couverture qui tire l'œil et une information en quatrième de couverture qui devraient vous inciter à lire et à offrir ce livre : on nous apprend qu'il est question de la rencontre des deux légendes, Origine et le Melkine, qui ont alimenté la trilogie de l'auteur (même éditeur). Et il me semble que nombre d'auteurs devraient suivre l'exemple d'Olivier Paquet : se chercher de jeunes lecteurs qui pourront ensuite se passionner pour le reste de son oeuvre.

Sur le monde baptisé Poéïa — deux anneaux emmêlés en suspension dans l'espace — Joris, orphelin, aime observer les étoiles et ne rêve que d'intégrer le Melkine ; Lyzia, conteuse, rêve d'accéder à l'anneau supérieur et de devenir Trameuse, créatrice d'histoires. Tous deux observent le satellite Bleu Argent qui tourne autour de Poéïa depuis un siècle. Mais tout se détraque. Lyzia est emportée et ne sera pas trameuse, Joris n'est pas admis sur le Melkine et le Bleu Argent se pose sur l'anneau du bas. Les deux jeunes gens qui fuient le Silence — la police de Poéïa — découvrent que le satellite portait un homme qui se dit ancien du Melkine revenant sur sa planète et ayant en partie perdu la mémoire. S'en suivent de nombreuses péripéties au cours desquelles on va apprendre comment fonctionne la planète, comment les humains ont pratiqué « l'expansion » et comment est né le Melkine. C'est passionnant et l'on a parfois le sentiment de se trouver dans les romans d'un autre auteur de l'Atalante, je

veux parler d'Ursula K. Le Guin. Olivier Paquet a bien compris qu'appliquer les recettes des conteurs ne suffit pas à intéresser le lecteur, il faut de l'âme au livre, de l'émotion — pas du mélo ou du larmoyant — du vécu qui donne au lecteur des surprises et qui en même temps alimente son imagination et lui offre à penser. Une sorte de poésie en prose. Et cela passe par des personnages attachants qui combattent des personnages plus bêtes que méchants.

Une bonne approche d'une SF plus ambitieuse. Une bonne langue maniée avec finesse.

—Noé Gaillard

Science Fiction

Christopher PRIEST
The Adjacent

Gollancz, 2014, 420 p., £ 8.99

Première édition : Gollancz, 2013.

Il est des livres que l'on doit, à un degré plus ou moins poussé, lire comme on reconstitue un puzzle ; les éléments d'un récit, ou de la construction d'un monde, seront donnés, au lecteur de trouver lesquels s'encastrent entre eux. En lisant *The Adjacent*, j'ai pu éprouver l'inquiétante impression que les pièces de deux ou trois boîtes avaient été mélangées, provenant, infortune suprême, d'éditions différentes d'une même image, plutôt que de puzzles radicalement différents. Et le lecteur de se demander si le puzzle qu'il s'est mis en tête de rebâtir ne s'étend pas à toute l'oeuvre de l'auteur.

Rassurez-vous. Christopher Priest, c'est entendu, revisite ses motifs favoris — les deux guerres mondiales¹⁰, H.G. Wells¹¹, l'illusionnisme¹², l'aviation (un coup de chapeau ballardien ?), et les doubles, et

10. Cf. *La Séparation*, chroniqué dans KWS 51.

11. Cf. *La Machine à voyager dans l'espace*.

12. Cf. *Le Prestige*, chroniqué dans KWS 39.

les doubles. On aurait le droit de parler d'obsessions. Il n'empêche que nous avons affaire à un livre déroutant mais construit. Une clé, une presque-réponse aux interrogations sur les ressemblances imparfaites qui parsèment le roman, peut se trouver dans la rencontre avec Thijs Rietveld relatée dans la brève quatrième partie du livre. Mais il serait abusif d'en solliciter une explication complète et détaillée de tous les aspects du roman.

Donnons une idée des principaux ingrédients du livre. Pendant la première guerre mondiale, un illusionniste, Tom Trent, est chargé de la mission semble-t-il impossible de camoufler les avions de combat britanniques. Pendant la seconde guerre mondiale, nous suivons un épisode de la vie de Mike Torrance, mécanicien des bombardiers britanniques : sa brève rencontre avec une aviatrice polonaise, Krystyna Roszca. Sur la fin du livre, nous suivons plusieurs récits qui se déroulent sur Prachous, une grande île de l'Archipel du Rêve. Mais la colonne vertébrale du livre est Tibor Tarent, photographe professionnel, présent dans cinq des huit parties, même si nous ne sommes pas sûrs qu'il soit toujours le même (et lui non plus), ni que d'autres personnages ne soient pas lui.

La plupart des séquences impliquant Tibor Tarent se déroulent dans un futur aussi proche qu'effrayant, où le dérèglement climatique rend la vie impossible dans de nombreux pays. Par exemple, les transports par avion, train ou voiture particulière semblent avoir été supprimés, et on ne se déplace plus que dans des transports de troupes blindés surpuissants, les Mebshers. Des attaques terroristes mystérieuses achèvent d'anéantir la vie normale en Grande Bretagne — qui est devenue l'IRGB. Quoique ce ne soit jamais explicité, on comprend que "IR" signifie "Islamic Republic", et les jeunes gens portent des prénoms comme Hamid et Ibrahim. Cet élément reste à l'arrière-plan ; les destructions infligées par le retour régulier des tempêtes tempérées (on ne

peut plus les appeler tropicales...) sont beaucoup plus gênantes, et on peut supposer qu'elles ont mené à la prise de contrôle par les militaires et à la dictature bureaucratique et passablement absurde et désorganisée qui règne sur le pays.

La bureaucratie paraît d'autant plus absurde que Tarent (car l'auteur le désigne de préférence par son patronyme), comme englué dans le monde, se laisse balloter au gré des événements, à la façon d'un personnage de Kafka. Il est fidèle à sa vocation de photographe : observer, ne pas agir, et a du mal à se révolter quand il se rend compte, par exemple, que la chambre qui lui a été attribuée par une organisation anonyme n'est pas en fait disponible. Sa passivité, et son goût pour l'image, en font pour les lecteurs une excellente (mais frustrante) vigie de l'univers dans lequel nous allons nous installer... plus à la façon Ballard que Kafka, à bien y réfléchir.

La passivité de Tarent se retrouve dans ses rapports avec les femmes. Son épouse Melanie a disparu peu avant le début du roman, mais il se retrouvera impliqué successivement avec deux femmes. Si Lou, la seconde, se révèle aussi perdue que lui (quoique plus capable d'initiative), la première, Flo, es redoutable autant par ses fonctions officielles que par son autorité personnelle. Et surtout, dans un contexte où tant de choses nous échappent, elle semble détenir un certain nombre de réponses, qu'elle ne souhaite pas communiquer (en harmonie avec le régime ambiant : les gouvernements autoritaires détestent la circulation transparente de l'information).

Quand à Mike Torrance, sans être aussi perdu que Tarent, il est subjugué par Krystyna Roszca, qui est, il est vrai, une jeune femme brillante et intense, sortie de circonstances historiques extrêmes — la conquête de la Pologne par les Nazis en septembre 1939.

Si les différents lieux de l'action de *The Adjacent* semblent entièrement déconnectés, les relations entre personnages

fournissent une première correspondance. Le couple éphémère formé par Tibor et Flo sera reproduit par Tomak Tallant et Firentsa (une autre Florence...) sur Prachous. Les noms suggèrent d'autres connexions : le surnom de Malina, attribué à Melanie par ses amis polonais, se retrouve pour Krystyna pendant la 2^e Guerre Mondiale, et pour Kirstenya sur Prachous — sous une variante, comme il se doit. Tom, Tomasz, Tomak et Thom ont des visages comparables et des destins parfois parallèles. Mais Mike Torrance aussi présente une ressemblance physique frappante avec Tomasz, sans qu'il ait de prédisposition pour jouer le même rôle. On laissera chaque lecteur réassembler les pièces de puzzle de son choix. Il aura peut-être l'impression que celles concernant Tom Trent (l'illusionniste pendant la première guerre mondiale) sont plus difficiles à apparier.

En fin de compte, tous les aspects du livre trouvent un reflet, sinon une maison, dans l'Archipel du Rêve. Plutôt que de l'archipel, je dois parler ici d'une île, Prachous, qui est décrite en grand détail (le fait que je n'ai pas lu le recueil *The Dream Archipelago* m'y force quelque peu). A la différence de bien des lieux de SF, elle présente des climats et des paysages très variés, montagnes, déserts et jungles, et des villes modernes où la vie est très comparable à la nôtre. Avec quelques notables différences sociales : le pouvoir est concentré entre les mains de cinq grandes familles, à la façon féodale ; et la plupart des infractions ne sont pas punies par la loi, mais par la vengeance populaire. Et les Prachoits ne sont pas seulement très méfiants envers tous les étrangers : ils sont redoutablement vindicatifs. Si je n'ai pas lu *The Dream Archipelago*, je dirais quand même que l'île mise ici en scène me rappelle les créations de Iain Banks, qui donnait à ses planètes étrangères une texture incomparable en y situant une foule de détails tirés de notre vie contemporaine — légèrement déformés.

J'ai dit que tous les éléments du livre se retrouvaient à Prachous. Pourtant rien ne trouve facilement sa place dans *The Adjacent*. Lieux et personnages paraissent toujours déformés, et déplacés — comme les réfugiés se déplacent d'un pays à un autre, en quête de sécurité, et y retrouvent une vie nouvelle mais souvent bien différente. Le souffle brûlant de la guerre pèse sur tout le livre. Même sur Prachous, où il est comme suspendu, on ne l'oublie pas, à cause de la présence, dissimulée et oubliée mais massive, de personnes déplacées, venues on ne sait comment alors que l'île a mis en place des barrières de plus en plus rébarbatives contre l'immigration.

Au-delà des jeux brillants de Priest entre roman historique et anticipation à court terme, une autre obsession transparaît dans ce livre, qui nous ramène à une de ses premières œuvres, *Fugue for a Darkening Island* : la question des migrations, inéluctables quand il y a un influx massif de réfugiés, et impossibles, semble-t-il, à gérer correctement. Prachous, qui peut faire penser, par son statut insulaire, par sa persistance du féodalisme dans une société technologique, aux îles anglo-normandes, ou plus prosaïquement au Royaume-Uni¹³. Mais Prachous est une sorte de version impulsive et sauvage (décomplexée, comme on dit de nos jours) du Royaume-Uni, où l'on descend sans sommation tout avion étranger non autorisé et dont, selon les chapitres, le nom est interprété comme signifiant « vengeur » ou « clôture ». Aucun message univoque ne figure dans le livre, mais de nombreux éléments pointent vers différents aspects des inquiétudes que connaissent nos sociétés à l'heure actuelle, ou en constituent une image fantasmée, comme cette idée des univers "adjacents" qui peuvent dans certains cas laisser fuir vers l'univers d'à côté.

Aucun message univoque ne sera donné dans la présente chronique. On peut

13. « For centuries, Prachous has maintained a navy of its own to protect its borders », p. 289.

argüer que *The Adjacent* ne présente pas la même maestria dans les jeux de miroir que *The Separation* ou *The Prestige*, ni la même intensité d'invention SF que *The Inverted World*. Mais on peut y trouver une matière plus diverse et plus riche. Et de nombreuses raisons de relire le livre. Ce qui pourrait vous encourager à le lire une première fois.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

Boualem SANSAL
2084 – La fin du monde

Gallimard, août 2015, 274 p.,
19,50 €

L'on pouvait difficilement échapper ici à ce roman, relevant de ce qui intéresse KWS, et selon l'auteur duquel l'anticipation est « un genre littéraire très puissant, qui permet de dire et de montrer beaucoup plus que la fiction simplement inscrite dans le réel présent »¹⁴, roman pourtant inscrit à la rentrée 2015 sur à peu près toutes les short lists des prix littéraires de la littérature « blanche », « légitime » ou tout ce que vous voudrez (résultats non encore connus quand s'écrit cette chronique¹⁵), et fortement médiatisé. D'où la logique d'essayer de parler de ses qualités littéraires, de son contenu, de ce qu'il raconte du point de vue de la science-fiction ou de « l'anticipation » et de ses références en la matière, c'est-à-dire plutôt de sa référence à Orwell, mais aussi et peut-être surtout de ce qu'on en dit dans la grrrande presse et de ce qu'on lui fait dire, et qui ouvre des perspectives intéressantes (mais peut-être pas si originales que ça) sur le compte-rendu littéraire – hors fandom, s'entend, ce

14. Site de *L'Humanité*, 1er X 2015.

15. Grand prix de l'Académie française, prix du mensuel *Lire*.

dernier étant, lui, composé de gens sérieux.

Pour le premier point, je dois plaider mon incompetence totale pour ce qui est du style. Mais Boualem Sansal a sans nul doute une écriture qui lui est propre, un style ou une patte. On adhère ou pas, c'est une autre question. Et plutôt que de prétendre l'analyser, mieux vaut conseiller de se faire une idée en feuilletant le volume en librairie avant achat, ou, pour ne pas trop encombrer, en allant se promener sur un site offrant un échantillon¹⁶, qui peut être assez copieux : les trente premières pages permettent sans doute de se faire une idée¹⁷.

Pour ce qui est de la référence science-fictionnesque, ou assimilable, celle à Orwell, il y a un peu de quoi s'irriter. Sans doute moins du fait de Boualem Sansal que de ses commentateurs qui n'ont peut-être lu ni l'un ni l'autre, et écrivent ainsi que « Oui, c'est le monde que décrit Orwell dans *1984*, très proche de celui que nous connaissons aujourd'hui où les individus sont domestiqués par la consommation, par l'argent, mais aussi par le droit »¹⁸. On peut aussi penser qu'Orwell a le dos large, comme Jack l'éventreur selon Apollinaire, puisque Sansal lui-même, quelque peu coresponsable ainsi du n'importe-quoi journalistique, explique que « les trois totalitarismes imaginés par Orwell (l'Océania, l'Eurasia et l'Estasia) se confondent aujourd'hui dans un seul système totalitaire qu'on peut appeler "la mondialisation", avec ce supplément de

16. Par ex.

http://www.lepoint.fr/culture/rentree-litteraire-boualem-sansal-et-le-big-brother-islamique-10-08-2015-1955791_3.php#xtor=RSS-283

ou <http://salon-litteraire.com/fr/la-selection/content/1936894-boualem-sansal-extrait-de-2084-la-fin-du-monde>

17. <http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20150911.OBS5690/boualem-sansal-le-kamikaze.html>

18. Site du *Figaro*, 3 octobre 2015.

révélation façon pilier de zinc : « Nous sommes gouvernés par Wall Street »¹⁹.

Tel journaliste explique de façon certes un peu plus raisonnable que « tout le dispositif orwellien est là en effet : un système totalitaire où tout le monde est surveillé, un dictateur tout-puissant, un appareil politique et policier redoutable, et des devises où l'absurde le dispute à la manipulation : "La mort, c'est la vie", "Le mensonge, c'est la vérité", "La logique, c'est l'absurde" »²⁰ liste qui comporte des choses tout à fait exactes, mais ajoute à 1984 le « dictateur tout puissant » qui pourrait bien n'y être qu'un masque de l'appareil et l'est de façon claire chez Sansal, où les manœuvres et grenouillages au sein du dit appareil émergent aux dernières pages. Reparlons de la liste. Elle oublie un élément fondamental, l'appauvrissement systématique de la langue destiné à contraindre ou à empêcher toute pensée, l'*abilang* étant l'héritière directe de la *novlangue*, même si ce mot semble aujourd'hui désigner n'importe quoi : ainsi, en parcourant par exemple les interventions des divers hallucinés hantant les forums du site du *Figaro*, on apprend que relèvent par exemple de la *novlangue* un mot d'argot quelconque comme « embrouille » (« path path », 15 X 2015), ou du jargon juridique remontant au moins à Napoléon comme « délit d'habitude » (« Maurice Costard », 19 X 2015), le breton standardisé tel qu'il est enseigné (« Marco29 », 9 IV 15), ou les anglicismes d'Apple (« breizh2012 », 4 IV 2015). Accessoirement, le roman comporte à ce sujet des contradictions internes, dont la reproduction *in fine* de coupures de la presse du régime, certes d'un niveau intellectuel et stylistique volontairement assez discutables, mais qui auraient été sans nul doute impossibles à rédiger dans la langue « bouillie » officielle.

Encore une fois et à la décharge relative des journalistes, Boualem Sansal brouille,

et sans doute très consciemment, les pistes. Par exemple lorsqu'il évoque « Non pas une dictature de "bricolage", confinée aux pays de l'Orient (comme l'Iran ou l'Afghanistan), mais une dictature universelle, nourrie par un islamisme de type occidental, organisé, avec des têtes carrées, des infrastructures intellectuelles et industrielles, et qui s'appuie évidemment sur l'énergie et les moyens du monde musulman » alors que dans son roman les infrastructures matérielles ou les artefacts technologiques manquent volontairement beaucoup (on y reviendra), sont évoqués rapidement assez tôt mais ne se retrouvent réellement qu'au bout de la lecture et qu'à ce bout, où ils pointent le bout du nez, ou du fuselage, on peut soudain douter de l'universalité du système (on y reviendra aussi). Il se moque peut-être encore des journalistes, les fourvoyant, quand il ajoute que « Au squelette de 1984, j'ai greffé certaines méthodes empruntées à Hitler et à quelques grands dictateurs », comme si Orwell ne parlait pas d'Hitler – en même temps que de Staline. Accessoirement, juste après, dans le même interview, il revient en revanche à la réalité de son texte en disant avoir « ajouté, religion oblige, un zeste de surnaturel, tels ces êtres télépathiques qui captent les mauvaises pensées »²¹ ce qui soit dit en passant nous rapproche d'une autre façon des genres susceptibles de nous intéresser ici, y compris quand à la lecture du roman on se dit que ces êtres n'existent peut-être tout simplement pas dans le monde décrit, et ne sont qu'une menace de plus destinée à assurer la terreur – on pourrait même être dans la science-fiction la plus strictement quinquaiillesque si le chroniqueur qui les imagine équipés d'un appareil « dernier cri »²² avait raison, mais ce n'est pas le cas et, par exceptionnel, la précision donnée dans l'interview n'est pas là pour dire autre chose que le roman.

19. Site du *Point*, 29 VIII 2015.

20. Idem, 11 VIII 2015.

21. Site de *L'Express*, 31 VIII 2015.

22. Site de *Libération*, 28 VIII 2015.

Il peut sembler que Boualem Sansal profite de l'écho de son livre pour parler d'autres choses qui lui tiennent tout autant à cœur, ce qui me semble tout à fait légitime, et même plutôt bien joué, encore que ses pronostics ou ses analyses soient souvent discutables dans le détail : on peut en effet supposer, contre lui, et pour ne décortiquer qu'une partie d'une interview, que pour ce qui est de la concentration des pouvoirs, Bouteflika n'est ni Kadhafi ni Saddam Hussein, que le chaos en Libye et en Irak a été quelque peu antérieur à la mort des deux derniers cités, que le discours sur la démocratie sans idée, « fatiguée » et « ennuyeuse » est discutable, ou enfin que si les régimes totalitaires fonctionnent effectivement à la surveillance, aux rituels, à la « violence savamment dosée » (de façon très variable) et à l'occupation de « tout l'espace, géographique, mental, imaginaire » – ou du moins essaient de le faire, en revanche les exemples historiques du XXe siècle ne vont pas vraiment de façon unanime dans le sens d'une volonté de « détruire le passé », d'« effacer l'histoire » ou de créer un « présent figé »²³. Au-delà de mes ratiocinations, il me semble surtout que le romancier défendant et promouvant son livre donne aux journalistes et à leurs lecteurs ce qu'ils ont envie d'entendre et qui lui assurera la plus forte diffusion. Ce qui est de nouveau tout à fait compréhensible. Il déclare ainsi : « Je fais l'hypothèse dans mon roman, et cela me paraît assez probable, que dans 50, 60 ans, on ait un régime planétaire de ce type. L'islamisme est là »²⁴. Ce n'est pas ce que dit le roman, mais cela entre en résonance avec son sous-titre, et suscite une série d'échos dans la presse, comme l'affirmation selon laquelle « L'islamisme radical sera au pouvoir dans moins de cent ans sur une grande partie de la planète »²⁵, que « La mondialisation va conduire l'islamisme au pouvoir dans une

cinquantaine d'années, notamment en Europe »²⁶, qu'il s'agit d'un « roman (...) imaginant le totalitarisme islamique l'emporter en Europe »²⁷ ou encore que ce totalitarisme « a sonné la mort des civilisations antérieures »²⁸, que « la mondialisation qui va gagner dans le futur n'est pas celle du capitalisme mais celle de l'islamisme le plus radical »²⁹, que « l'humanité aura définitivement sombré dans l'inhumain »³⁰ après une grande guerre qui « a sonné la mort des civilisations précédentes »³¹ et fait des centaines de millions de morts³², ou qu'il s'agit de « la conquête future du monde » et d'une « théocratie universelle »³³. D'où peut être aussi l'idée tout aussi peu vérifiée selon laquelle il s'agit de raconter « l'avènement d'une dictature religieuse »³⁴ ou cette autre, que l'on va « visiter méthodiquement, didactiquement, tous les cercles » de l'enfer décrit³⁵, l'ouvrage valant mieux que cette formulation qui pourrait, à tort, suggérer qu'il sue l'ennui, tant la didactique a piètre réputation.

Il ne faut cependant pas être totalement injuste. D'autres journalistes ont lu le livre, au moins en partie. Voire en citent des passages. A *Libération*, par exemple, a été bien repéré le sens de la référence à la *novlangue* avec une « langue qui aurait réduit à la cuisson "et qui ne comporte que des mots d'une syllabe. Voire parfois deux". Une langue d'onomatopées, de râles primitifs "qui ne permettait aucunement de développer une pensée complexe" ». Et au-delà du simple

23. Site du *Point*, 26 IX 2015.

24. Ibid.

25. Site de France Info, IX 2015.

26. Site de *La Presse*, 20 VIII 2015.

27. Site de *L'Express*, 21 VIII 2015 ; variante à *Libération*, 28 VIII 2015 : « imagine le totalitarisme islamique arriver au pouvoir en Europe. »

28. Site de *Marianne*, 14 VIII 2015.

29. Site de *Causeur*, 9 IX 2015.

30. Site de *Marianne*, déjà cité.

31. Site de *Libération*, déjà cité.

32. Site de *Marianne*, 23 VIII 2015.

33. Site de *L'Humanité*, déjà cité.

34. Site de *L'Express*, 31 VIII 2015.

35. Site du *Point*, 11 VIII 2015.

repérage du fait que la seule circulation autorisée est celle « suprême honneur, pour participer au pèlerinage dans l'un des lieux saints foulés par [le prophète] »³⁶, il y a été noté avec ironie « le côté forain de la dévotion : "Toutes les onze années, la maisonnette dans laquelle Abi avait vu le jour changeait de province. Une rotation du prestigieux monument à travers le pays" », ce qui de la part de l'auteur pourrait sembler après coup un avertissement invitant à chercher d'autres camouflages, d'autres mensonges sur ce qui semblerait la réalité romanesque la plus immédiate. Le même journaliste a ajouté avec perspicacité que, loin de s'étendre à la planète, le pays « tiendrait d'une Mésopotamie glacée semée d'estancias argentines au luxe inouï propriétés des Grands Prêtres »³⁷ ce qui n'est sans doute qu'à moitié vrai, mais vaut bien mieux qu'affirmer qu'il s'étend à la planète entière. Très loin de là politiquement, à *Valeurs Actuelles*, on a aussi vu les limites géographiques de cet empire, quitte à faire de l'Iran ou de la Turquie des candidats à sa réalisation, et on sait ce qu'est la *novlangue*³⁸. Subsidièrement, au *Temps*, on note que « même le temps est aboli »³⁹ et dans *Marianne*, à côté de bourdes plus haut citées, et en contradiction avec elles, il est question de « la frontière interdite derrière laquelle survit un autre monde », monde qui, à la lecture, pourrait d'ailleurs fort bien faire beaucoup plus que survivre⁴⁰. Et un certain nombre notent les violences d'ailleurs évoquées plus que décrites, et le fait qu'au stade « la lapidation a remplacé le football »⁴¹ encore qu'il ne s'agisse pas *seulement* de lapidation.

Entre ce qui est tout à fait faux, pas tout à fait exact ou finalement bien observé dans les articles de presse, on peut avoir

36. Site de *L'Express*, déjà cité.

37. Site de *Libération*, déjà cité.

38. *Valeurs actuelles*, 1er X 2015, p. 66-67.

39. Site du *Temps*, 19 IX 2015.

40. Site de *Marianne*, déjà cité.

41. Site de *Libération*, déjà cité.

tout de même une idée de quoi il s'agit. Depuis une grande guerre dévastatrice contre les mécréants, en 2084, une théocratie s'est établie, d'une inspiration rappelant fortement l'Islam, mais avec d'autres noms pour Dieu (Yölah), son prophète (Abi), le livre sacré (Gkabul), etc. – et la représentation du dit prophète, au lieu d'être prohibée, est omniprésente, avec un seul œil représenté, qui, évidemment, « vous regarde » d'où le surnom de Bigaye, que l'on tirera aussi bien vers « Big eye » que vers « bégaie » (que le bégaïement suggéré concerne l'Islam, 1984, ou les deux...) Il est par ailleurs dit de façon explicite, mais vers la fin, que c'est une déformation d'une importante religion antérieure, ce qui permet tout aussi bien d'affirmer qu'il s'agit de façon claire d'une critique dénonciatrice de l'ensemble du culte musulman, ou au contraire qu'il ne s'agit pas du tout de celui-ci, et plus raisonnablement qu'il s'agit bien évidemment de sa version islamiste – après ce qui a été dit plus haut, il est difficile d'exciper des déclarations de l'auteur, mais force est de constater qu'elles vont dans ce troisième sens. Le territoire concerné a été dévasté par la guerre, il paraît immense, est en tout cas donné pour tel, avec ses soixante provinces, il faut des années pour le parcourir, mais dès le début l'on sait que ce temps est lié à une absence quasi-totale d'infrastructures, à des arrêts forcés, à des lenteurs invraisemblables, peut-être au fait que les pèlerins sont en fait envoyés à la mort et volontairement sacrifiés, et vers la fin on peut avoir l'impression qu'une province est quelque chose de vaguement cantonal.

Y règne une extrême frugalité, ou plutôt une misère noire, entre absence de meubles (dont on ne prend conscience que vers la fin, mais qui a toujours été là), et bouillie unique pour tout repas, assaisonnée avec « bromure, émoullent, sédatif hallucinogène et autres » pour faire bon poids – ceci dit, même ainsi, on s'étonnera de ne guère voir la moitié de l'ombre d'une production économique, y

compris la plus basiquement agricole (on ne parlera même pas des infrastructures industrielles un peu trop vite évoquées plus haut), activité certes en gros remplacée par maintes prières et maints rites. Officiellement, le régime domine le monde entier, même si la guerre continue et s'il est question d'une mystérieuse frontière avec l'extérieur ; en pratique, les toutes dernières pages font état entre autres de rumeurs selon lesquelles le leader politique aurait été évacué en avion, pour raisons de santé authentiques ou alléguées, vers un monde extérieur dont la presse officielle affirme qu'il n'existe pas... on y verra facilement le souvenir de Bouteflika venant se faire soigner en France, mais aussi un démenti des prétentions à la domination universelle qui ont tant frappé certains journalistes. Et bien entendu, sinon il n'y aurait pas d'histoire, dans ce système verrouillé, un homme, au cours d'un séjour dans un sanatorium, se met à douter, à rêver de choses inconnues sur lesquelles il n'y a plus de mot à mettre, sauf sous une forme approximative, hésitante et brouillée, mais sous laquelle l'on reconnaît facilement la liberté et la démocratie. Et de retour, malgré la chape de plomb du conformisme, de la délation, de la compétition permanente pour faire reconnaître mérite sur mérite vis-à-vis du système, il se lance dans une enquête, découvre des enclaves, des ghettos, étrangers au système, entend chercher la frontière avec ce monde extérieur supposé ne pas exister, constate les failles et par exemple le fait que la langue officielle n'a pas éliminé les autres, même si elle doivent être clandestines (ce qui d'ailleurs pourrait logiquement faire conclure à l'inefficacité de cet élément orwellien. Passons). Surtout, en s'approchant du centre géographique du pouvoir, il découvre une société sinon d'un « luxe inouï » avec « *estancias* » comme dit plus haut, sauf sans doute de son point de vue, en tout cas beaucoup moins spartiate, consommatrice de technologie, et où se jouent des luttes de pouvoir entre clans

(au sein de l'équivalent du « parti intérieur » de 1984), dans lesquelles lui-même devient un pion – le monde n'est de façon manifeste pas ce qu'il paraissait au début et qui est décrit dans la presse quand la lecture n'est pas allée jusqu'au bout, ou que l'on s'est trop fié aux interviews. Ceux-ci pourraient pourtant constituer une sorte de mise en garde, quand Boualem Sansal déclare que le « lecteur n'est pas seulement un lecteur, il participe à la construction du texte qu'il lira finalement dans le sens qu'il veut »⁴². Dans certains cas, le dit lecteur s'est précipité vers des phantasmes d'invasion très répandus ces saisons, dans d'autres il s'est accroché aux détails pour exonérer totalement l'Islam de l'islamisme. Peut-être aussi serait-il intéressant de prendre au sérieux, peut-être pour une fois, une interview de l'auteur, qui évoque une décision purement politique des califes de Bagdad, au XIIe siècle, interdisant depuis toute discussion, toute interprétation du Coran, qu'il oppose à l'attitude même de Mahomet et dont il note qu'elle « a coïncidé avec le déclin de la civilisation orientale »⁴³ – ce qui renvoie à la « fermeture des portes de l'*ijtihad* », la fossilisation du discours et la diabolisation de l'innovation. Même s'il ne l'articule pas directement à l'islamisme, ce pourrait bien être le point de vue de l'auteur, inaudible pour beaucoup ; de même que semble inaudible l'idée que tout en laissant croire à une conquête du monde, il décrit en fait une sorte de Corée du Nord islamiste, peut-être la Mésopotamie évoqué plus haut, un micro-monde enfermant sa population, l'écrasant, au bénéfice au moins relatif d'une mince couche de dirigeants, tout à fait conscients de la situation, tout à fait en contact avec le monde extérieur dont l'existence même est niée, et commerçant avec lui, même si l'on peut se demander ce qui peut bien être commercé faute de production, mais ce peut-être là, après tout, une exacerbation de la réalité de la rente pétrolière.

42. Site de *L'Humanité*, déjà cité.

43. Site du *Figaro*, 3 X 2015.

Au total, on pourrait se demander si Orwell a été convoqué pour des raisons autres que de marketing, avec pour support l'observation d'une parenté entre l'effet hypnotique des prières et l'abrutissement généré par la *novlangue* de 1984. Mais peut-être ne faut-il pas faire crédit de trop de machiavélisme commercial à Boualem Sansal, et a-t-il cru réellement dialoguer avec le fantôme du regretté Eric Blair. Par ailleurs, si la description de son monde dystopique et post-apocalyptique (mais dont on ne voit guère en quoi il serait uchronique, quoi qu'en dise *Valeurs actuelles* plus haut cité) ne relève pas vraiment de la construction d'un univers dans les règles de l'art nécessaires pour qu'il ne s'effondre pas très vite, il reste tout de même assez simplifié pour que cela ne soit pas trop immédiatement perceptible, et surtout, et même sans visite guidée rébarbative, il est largement assez inventif pour qu'on marche (les pérégrinations de la maison natale du prophète sont un élément significatif, sans doute le meilleur, mais bien heureusement pas le seul à être original). Le roman n'est donc pas négligeable, même si l'on peut être quelque peu énervé par les pépiements ou les aboiements de certains qui ne l'ont pas lu, en eussent-ils parcouru les pages, pépiements ou aboiements étalés sur quelques sites qui prétendent que les Français sont des champignons de souche, annexent la laïcité ou affirment asséner quatre vérités (ce qui fait peu pour un site bavard, surtout si l'on défalque l'indication de la date). A l'aune stricte de la science fiction et de ses exigences, où en comparaison avec Orwell, c'est peut-être un peu juste, mais de ces points de vue, il faut de toute façon se résigner à ce que presque toute littérature « blanche » ou « légitime » apparaisse comme une infra-littérature. Alors...

—Eric Vial

Science Fiction

Anna STAROBINETS

Le Vivant
(Zhivushiy)

Mirobole Éditions,
« Horizons Pourpres »,
mai 2015, 474 p., 22 €

Il est une anomalie vivante dans un monde qui a atteint la perfection. Dès sa naissance, il a contrarié l'ordre établi en n'étant pas la réincarnation de l'un des trois milliards d'individus qui composent cette société parfaite. Baptisé Zéro, exclu de la communauté globale, car privé d'implant qui lui ouvrirait les portes de ce réseau social idyllique qu'est le Socio, l'enfant, l'adolescent et l'homme unique qu'il est va donc devoir décrypter seul les règles de ce collectif dont il est écarté et qu'il menace par sa simple existence.

Pour cette nouvelle expédition en terre étrangère, Mirobole Éditions nous invite à retrouver la romancière russe Anna Starobinets. À travers son anthologie *Je suis la reine et autres histoires inquiétantes* (Mirobole, 2013), on avait pu découvrir ses univers fantastiques, variations parfois effrayantes et toujours troublantes du quotidien. Avec *Le Vivant*, c'est un monde possible, mais futur, et tout aussi angoissant qu'elle nous fait visiter. Les thématiques abordées dans ce roman sont, somme toute, plutôt classiques. On y retrouve ainsi une société parfaitement organisée qui ne vise que le bonheur de ses membres en limitant leur liberté, leur nombre et leur durée de vie à la manière de la cité idéale de *L'Âge de cristal* de William F. Nolan et George Clayton Johnson (Denoël, 1969). Les habitants du monde du *Vivant* sont également soumis à une surveillance et à une propagande dignes de la Grande-Bretagne parfaite imaginée par George Orwell dans *1984* (Gallimard, 1950). Si Anna Starobinets reprend à son compte quelques-unes des

idées fortes de ces deux romans, elle les actualise en créant son propre univers avec des règles strictes. Ainsi, il ne peut y avoir que trois milliards d'individus qui vivent connectés, se reproduisent et sont « mis en pause » pour que leur code génétique puisse renaître dans un nouveau corps. Des règles qu'elle détourne immédiatement en y intégrant cet élément inconnu et incontrôlable qu'est le personnage de Zéro.

De par sa construction non linéaire, *Le Vivant* est un roman exigeant pour le lecteur qui découvre, par petites touches, à travers des narrateurs différents, le monde fascinant et terrifiant imaginé par Anna Starobinets.

—Philippe Paygnard

Fantastique

Øystein STENE
Zombie Nostalgie
(Zombie Nation)

Actes Sud, « Exofictions »,
 novembre 2015, 448 p, 22,00 €

Il se réveille nu, privé de mémoire, dans une pièce vide. On lui attribue un numéro matricule, un nom, un logement, ainsi qu'un travail et le voici devenu citoyen de Labofnia. Même si l'absence de tout souvenir ne le gêne pas vraiment, celui qu'on appelle désormais Johannes van der Linden finit par s'interroger sur son état physique. Pourquoi son corps lui semble-t-il si étrange, voire étranger ? Pourquoi sa peau ressemble-t-elle à celle d'un cadavre pas frais ? Pourquoi lui arrive-t-il régulièrement d'oublier de respirer ?

Renouveler le genre zombiesque n'est pas une tâche facile. Certes, au cinéma les morts-vivants cacochymes du film *Night of the Living Dead* (de George A. Romero, 1968) sont d'ores et déjà concurrencés par les zombies sprinters de *28 Days Later* (de Danny Boyle, 2002). Alors que dans ses romans *Comment j'ai cuisiné mon*

père, ma mère et retrouvé l'amour (Mirobole Éditions, 2013) et *Le jour où les zombies ont dévoré le Père Noël* (Mirobole Éditions, 2015), S.G. Browne propose, avec Andy Warner et les autres victimes de résurrection spontanée, des zombies conscients de leur état au sein d'une société qui les rejette à cause de leurs habitudes alimentaires peu conventionnelles. Mais un mort-vivant reste toujours un mort-vivant.

Avec *Zombie nostalgie*, Øystein Stene ne suit pas exactement le même chemin que Browne et parvient ainsi, avec une certaine roublardise et avec l'indispensable complicité de ses lecteurs, à trouver une nouvelle voie. Car, pour apprécier au mieux ce livre, il faut faire totale abstraction de son titre et de sa couverture. En effet, si le terme de zombie n'est pas employé dans les tout premiers chapitres, il trône au frontispice de ce roman et les lecteurs se doutent bien que Johannes, tout comme l'ensemble de la population de Labofnia, ne peut être qu'un zombie et donc forcément un amateur de chair humaine. Pourtant, Øystein Stene retarde volontairement le moment de cette révélation le plus longtemps possible. La lecture de *Zombie nostalgie* ressemble à un jeu de cache-cache entre l'auteur, qui diffère l'instant où ses Labofniens agiront enfin comme les zombies qu'ils sont, et les lecteurs qui attendent de voir comment l'auteur va révéler ce secret de polichinelle. La narration alternée choisie par Øystein Stene participe à retarder l'aveu de la nature zombiesque des Labofniens. On suit donc en parallèle le récit dans lequel Johannes se découvre et découvre les méandres de la société Labofnienne de 1989 et les chapitres qui dévoilent toute l'histoire de cette île perdue par le biais des archives locales.

Bien évidemment, les Labofniens d'Øystein Stene ne sont pas uniquement des zombies, ils sont également le symbole de cette peur d'un étranger qu'il est préférable de déshumaniser pour mieux le rejeter. Plus qu'un roman

fantastique, *Zombie nostalgie* est un conte à la sombre morale.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Richard WOLFRAM
[Roland WAGNER]
Cycle du fandom. Une
authentique saga...
wagnérienne
[1982-1987]

Armada, août 2015, 318 p., 16 €

En bonne morale, on ne devrait pas chroniquer un volume dans lequel on a écrit. Mais on me pardonnera six pages de souvenirs en fin de volume, demandées par l'éditeur et coincées entre celles de Francis Saint-Martin, Patrice Verry, Michel Pagel, Jean-Claude Dunyach et Philippe Caille. L'important n'est pas là.

En bonne morale, on ne devrait pas chroniquer un volume dans lequel on est un des personnages. Là, c'est plus sérieux. Mais je ne l'ai pas fait exprès. C'était au temps où je traînais dans le fandom et les conventions. Et dans les nouvelles de ce « cycle » (le petit vélo est pratiquement d'origine) parues d'abord dans le fanzine Vopalic pour les neuf premières, éditées et rééditées ensuite en micro-volumes par un autre fanéditeur, le Francis plus haut cité, et maintenant reprises en un volume, Roland mêlait joyeusement à Jouanne, Pagel, Dunyach, lui-même ou, *last but not least*, Joëlle Wintrebert, des « fans » de l'époque, nommés ou non, parfois innommables, dont pas mal ont disparu de la circulation à des degrés divers et en laissant ainsi derrière eux différents degrés de soulagement. On trouvera une galerie de portraits dessinés (par Saint-Martin) aux pages 281-283 et chacun jugera de qui a été le plus esquiné. Mais mieux vaut lire ce qui précède. Même sans

connaître tout le monde. Peut-être même au premier degré.

Point de départ du feuilleton, une guerre nucléaire qui a massacré l'essentiel de l'humanité. La lecture des romans post-cataclysmique protégeant des radiations, les amateurs de science-fiction s'en sont bien tirés. Et représentent la principale puissance subsistante. Recopier les quatrièmes de couverture pour ses critiques n'assure qu'une protection partielle, d'où la nécessité de changer régulièrement de corps. Et des milliards de cadavres fournissent l'énergie nécessaire à la production de publications d'amateur, qui n'ont jamais connu de tirages pareils. Quelques poids-lourds du milieu aux allures de superhéros marvelliens tentent de régner sur ce petit monde, Wagner lui-même et Superjouanne (pour qui la Kronenbourg, ou « Kro » joue le rôle des épinards pour Popeye) côté « bons » (quoique...) et évidemment Joëlle Wintrebert, unanimement qualifiée de Miss Univers depuis qu'à la tête de la revue de ce titre alors publiée par J'ai Lu, face à un Michel Pagel devenu incapable de se déplacer autrement qu'en fauteuil gravitationnel, à « Brutussolo », ou à Jean-Claude Dunyach devenu sableur de nage ou ville vivante et obsédé par l'idée de forcer tout le monde et chacun à retravailler ses textes jusqu'à la perfection ou au trépas. Et à côté de ces vedettes, nous sommes nombreux à jouer les utilités, avec des sorts variables, des mise en boîtes plus supportables pour les uns que pour les autres, etc. Certaines dents, à l'époque, grincèrent. D'autres ne surent peut-être jamais. Il n'y a pas tant de gens que ça en état de tout décrypter – sans parler des fausses pistes. Les souvenirs déjà cités donnent parfois quelques éclairages. Mais il semble qu'au-delà de la réédition archéologique et de la grande remémoration d'anciens combattants ouvrant la boîte à chagrins des souvenirs de leur jeunesse enfuie, cet improbable feuilleton puisse encore attirer l'attention. Parce que c'était Roland Wagner, avec son humour à

quinze degrés différents, calembours garantis épouvantables y compris, mais aussi avec sa capacité d'auto-dérision (via pseudonymes multiples) et sa passion pour la littérature populaire. Parce qu'on peut lire sans tout décoder et constater que tout ceci déconne joyeusement. Parce que le n'importe quoi assumé et conscient est réjouissant. Parce que c'est comme ça.

Bien entendu, une âme innocente, de préférence trop jeune pour avoir connu l'époque de rédaction, serait plus adéquate que moi pour juger de la réception du texte. J'espère que notre vénéré rédacteur en chef⁴⁴ trouvera quelqu'un ayant ce profil. En attendant, ne vous laissez pas prendre par le n'importe quoi de la couverture crayonnée multicolore qui annonce le pire : elle est parfaitement adéquate au contenu ! Et c'est tant mieux.

—Eric Vial

Science Fiction

42

L'Appel de la SF

Anthologie dirigée par Jeanne-A Debats

Parchemins et Traverses, 2015,
304 p., 17 €

Mine de rien, ou parce que je ne fais pas attention, cela fait dix ans que Parchemins et Traverses creuse son sillon et gratte ses grimoires, avec en moyenne une anthologie par an, largement ouverte aux nouveaux auteurs. Celle-ci a sans doute bénéficié de plus de réclame que d'habitude, et peut se vanter d'avoir au sommaire une brochette d'auteurs respectablement connus, et quelques fans notoires.

On pourrait s'attendre à un recueil sympathique, mais anecdotique. Se placer sous la bannière de Douglas Adams, avec

44. Lui-même figurant de cette superproduction.

—NdLR.

un « 42 » déjà souvent hissé, n'était sans doute pas la meilleure carte de visite du monde. Mais, à l'instar de Gérard Klein, préfacier souvent impitoyable de rigueur et ici séduit, j'ai été agréablement surpris.

On trouvera pourtant dans ces pages un solide quota de pirouettes faniques, bâties sur une chute ou sur leur potentiel parodique. Des textes souvent courts, trop attachés à transformer en motif le titre du recueil : « Les Trente-douzièmes Réactionnaires » de Bertrand Bonnet, ou « Le Guide du Routard de la complexité » de Mathieu Walraet. Je mettrai dans le même sac ces textes qui portent en bandoulière la play-list écoutée par l'auteur pendant la rédaction, avec toutefois une indulgence pour « Strange Days » de Michel Féret, non tant pour sa dévotion pour le gros rock 70's pour lequel on me connaît une coupable faiblesse (Deep Purple, etc.), mais plutôt pour la façon dont il intègre l'ambiance musicale à son intrigue sans jamais se départir d'un certain humour. C'est l'humour, mais aussi une imagination perverse et inattendue, qui porte « Mélomania » de Sylvie Lainé. On est, pour filer la métaphore musicale, sur un mode mineur, mais c'est le plus réussi des textes courts du recueil.

Non que l'humour soit un imparable bouclier. Olivier Cotte, dans « Prise en passant », mène fort bien un texte grinçant (on ne voudra pas de la Terre dans la confédération galactique parce que les humains ne sont pas assez... méchants !), mais le gâche un peu par une chute guère convaincante. On remarquera au passage qu'on lui doit aussi l'aspect graphique du livre, et chapeau bas pour ce travail. Un autre Olivier, Gechter, tire un effrayant portrait d'une humanité droguée aux produits connectés, mais « La Famine » me laisse sur ma faim (pardon), par manque de rebondissements.

Je ne pourrai pas dresser la liste de tous les textes du recueil, ni commenter leurs présentations, souvent déguisées en micro-fictions. Anthony Boulanger caricature la soif de pouvoir dans un futur

lointain, Sylvain Chambon construit une intrigue policière dont le ressort est la biotechnologie : tous deux m'ont emporté dans leur monde pour un moment de lecture, je ne peux en dire plus, et c'est déjà beaucoup.

Deux textes me semblent être des échecs intéressants. Plus ambitieux, ils créent chacun un monde futur complexe et complet, vaguement dystopique aussi, qui doit faire face à sa fin, ou à une grave crise. « Kims que nous sommes », d'Anne Larue, présente un monde à la Aldous Huxley, peuplé d'androgynes, qui rejette l'idée de mort (mais parque ses vieux). On démarre sur une intrigue de révolte adolescente individuelle, et on conclut par la fin d'un monde ; mais le scénario manque de chair, la société mise en scène semble trop vaste et trop riche pour se réduire aussi vite à une poignée de personnages (puis au néant). « Premier des Citoyens », de Simon Bréan, est un texte long et complexe, que j'ai pu ne pas comprendre correctement. L'humanité y est autant virtuelle que charnelle, mais n'est pas pour autant devenue rationnelle. Et c'est un de ses membres les plus distingués qui semble avoir choisi de disparaître après avoir tant fait pour elle. Il faut mener l'enquête... L'univers créé par Bréan rappelle par certains aspects celui de Roland Wagner (les Pulsions tenant le rôle des Archétypes Incarnés), et j'en retrouve au moins un tic de style (les appositions en grappe). Il serait audacieux de mettre ceci sur le compte de la fréquentation assidue du Fleuve Noir Anticipation qui est un point commun de Simon et Roland — avec des objectifs bien différents. Toujours est-il que je ne suis pas rentré dans le récit, tout en me disant que je perdais quelque chose, et que Bréan, remarquable critique et analyste de la SF, montre son potentiel d'auteur, qu'il va sûrement réaliser avec le temps.

Restent pour moi un trio de textes réussis. « Clandos » de Timothée Rey, est un *space opera* sous forme de pièce de théâtre, sur un sujet d'actualité (l'immigration clandestine). Cela pourrait

suffire à rendre le texte intéressant, mais c'est aussi un huis clos cruel aussi prenant que surprenant. « Nature humaine » de Nathalie Couzigou a pour thème le sort des humains à l'ancienne dans un monde où tout le monde est génétiquement rectifié — rien de bien nouveau là-dedans, me direz-vous. Sa force est toute de sournoiserie : le lecteur accorde sa confiance à une protagoniste dont tout montre, progressivement, que nous ne pouvons que la condamner moralement. Un tel retournement n'est pas à la portée de tous, et j'aimerais voir ce que Couzigou nous donnera à l'avenir. Enfin Sylvie Denis, auteur confirmé s'il en est, prend dans « Sans but ni fin » la conquête spatiale par ses coulisses industrielles et commerciales, et imagine l'amitié au long cours entre un héritier de patron d'industrie et l'enfant caché d'employés de bas étage. Un enfant clandestin comme il en existe aujourd'hui en Chine à cause des lois de contrôle des naissances — c'est l'aspect actualité sociale du texte, mais cela reste de la SF, et autant la perspective du départ vers l'espace que celle du contact avec les extra-terrestres sont transformées par le point de vue du jeune Chen. Sylvie Denis n'est jamais meilleure que quand elle parle de l'enfance. Et ce texte est de la SF à son meilleur.

Nombreuses sont les anthologies que j'ai lues où l'on ne trouve pas autant de récits mémorables ou réjouissants (voire les deux) que dans celle-ci. On pourra donc se laisser tenter !

—Pascal J. Thomas

Essai

**Présages, prophéties
et fins du monde, de
l'Antiquité au XXI^e
siècle.**

**Journée d'études organisée
au château de la Roche-
Guyon 10 novembre 2012**

Recueil dirigé par François
Pernot et Eric Vial

L'Amandier, 2014, 342 p., 25 €

Il n'est certes pas de très bonne règle de parler d'un ouvrage que l'on a codirigé, et dans lequel on a commis le texte qui parle le plus de ce qui intéresse KWS. Mais d'une part, est-on jamais mieux servi que par soi-même ? Et d'autre part, rien n'empêche le lecteur de considérer le présent compte-rendu comme un publi-reportage : il y en a tant dans la presse, présentés ou non comme tels.

Par ailleurs, le château où a été organisée la journée d'études servant de base à ce volume a quelque rapport avec la science fiction, puisque c'est le décor du *Piège diabolique* d'Edgar P. Jacobs. Et le prétexte de la journée apparaîtra en comparant sa date à quelques souvenirs : ce devait être le dernier colloque, ou l'un des derniers colloques, avant la fin du monde, même si l'on attend toujours, fort heureusement. La SF proprement dite est directement représentée par une nouvelle traduite depuis longtemps, traduite aussi entre temps dans *Science-fiction magazine* en 2000, et dont Luca Masali avait autorisé la publication : une fin de l'univers en forme de pochade, de canular, mais fort radicale. Elle l'est aussi, comme indiqué plus haut, par un article d'une quarantaine de pages sur « les fins du monde telles que la science-fiction les annonce », qui tente d'être une mise en perspective historique sur le long terme, et d'accumuler assez de notes de bas de

page pour faire sérieux. Hélas. Pour le reste le lecteur curieux de choses circonvoisines ou moins circonvoisines à ce qui nous intéresse ici trouvera des articles sur les récits du Déluge dans leurs version mésopotamienne, biblique et coranique (Véronique Grandpierre), les prophéties sur la fin du monde chez les actuels zoroastriens (Claudine Gauthier), les comètes dans le monde ancien (Giusto Traina), les juifs et la fin des temps au bas moyen-âge, « entre espérance messianique et désespoir » (Claire Soussen), les représentations et les censures de l'Apocalypse à peu près aux mêmes époques et leur censure (Laurence Ciavaldini-Rivière) la position de l'Eglise catholique (Enrico Cattaneo, texte emprunté avec son autorisation à la *Civiltà cattolica*), les calendriers incas et ce qui s'ensuit (Gérard Grunberg) l'« horloge de la fin du monde » de Chicago entre Guerre froide et urgences environnementales (Jenny Raflik-Grenouilleau), des plaisantins prétendant prédire l'Apocalypse à partir du traitement informatique des données, et oscillant entre secte *new age* et pompe à fric (Cecilia Calheiros), et la fabrication d'une prophétie, autour d'une actuelle mystique libanaise (Emma Aubin-Boltanski).

On le voit, ce n'est pas tout à fait tout à fait ce qui nous intéresse habituellement ici. Mais ce n'en est peut-être pas, par endroits, si loin. Et puis, comme indiqué plus haut, on n'est jamais mieux servi que par soi-même. Et en plus, à simplement énumérer les thèmes, je me retrouve sensiblement moins long que d'ordinaire. Alors...

—Eric Vial

Un mot de finance...

Comme chaque année, les tarifs postaux ont augmenté. Au point que, une fois pris en compte le prix de l'enveloppe, il coûte désormais nettement plus cher de vous envoyer *KWS* que de l'imprimer (il faut dire que ce travail est réalisé, et fort bien, à des prix imbattables par Espace Repro, Route de Narbonne à Toulouse). Après des années de stabilité tarifaire, je me suis donc résolu à mettre à contribution nos lecteurs papier : non par une hausse de prix, mais par une baisse marchandise. Désormais, votre billet de 10 € ne vous vaudra plus que quatre numéros de *KWS*. Cela, je vous rassure, ne s'applique qu'aux nouveaux abonnements et aux renouvellements, et non aux abonnements en cours. Et, vu le rythme de parution léthargique de notre fanzine, quatre numéros, c'est toujours quelque chose comme deux ans de *KWS*. Ajoutons que l'abonnement sous format pdf, qui ne consomme que des électrons, reste gratuit : il suffit de m'écrire à l'adresse ci-contre.

—PJT.

KWS

ISSN : 1767-0551

dépôt légal à parution

Abonnements : 10 Euros pour 4 n°s

Chèques à l'ordre de

Pascal J. Thomas,

7 rue des Saules,

31400 Toulouse, France

pascal.thomas@math.univ-toulouse.fr

virements bancaires, PayPal:

nous consulter.

Les numéros 1 à 76 sont

consultables sur le Web :

<http://www.quarante-deux.org>

(rubrique KWS).